

The top half of the book cover features a stylized illustration. It depicts two figures running across a dark, silhouetted landscape towards a large, bright, circular sun or moon. The sky is a gradient of orange and yellow, with some darker, cloud-like shapes. The figure in the foreground is larger and has its arms outstretched in a 'V' shape. The figure in the background is smaller and is also running. The word 'Ensemble' is written vertically in a large, white, serif font on the right side of the illustration.

Ensemble

L'Orphelin Revert

La Course pour la vie d'un miraculé

Simon Lucas

d'après les propos de Claude Revert

Préface de M. Jean-Marie Bockel

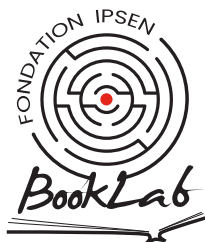


Simon Lucas
d'après les propos de Claude Revert

L'Orphelin Revert

La Course pour la vie d'un miraculé

Préface de
M. Jean-Marie Bockel





« Avoir une place » est une idée qui m'obsède depuis toujours. Il ne s'agit pas forcément d'avoir une famille ou des amis, mais d'être reconnu dans ma souffrance et dans ma force, d'être vu dans mon courage et mes épreuves. Non pas comme un malheureux qui inspirerait la pitié, mais comme un être humain qui a choisi la vie, malgré les épreuves. Tout au long de la mienne, j'ai eu le sentiment d'être invisible, que l'on n'avait pas conscience de ce que je traversais. Aujourd'hui, à cinquante et un ans, je souhaite témoigner de ce que j'ai vécu. Mon but est de montrer mon combat, être fier, pour que les gens puissent en saisir la mesure.

Le « petit Claude » dont tout le monde se moquait, souvent tourné en ridicule, inutile, bizarre, débile, incompris, souhaite être vu dans sa souffrance et dans son immense effort pour rejoindre l'humanité. C'est ce qui me motive : l'espoir d'aimer et être aimé, d'être vu dans tout ce qu'on a vécu par et pour les autres. Elle est là ma place aujourd'hui.

Claude Revert

Préface de Jean-Marie Bockel 7

Prologue 11

Le Positionnement 15

Le Départ 18

L'Accélération 24

La Vitesse maximale 31

La Décélération 37

La Chute 52

La Relève 69

La Ligne d'arrivée 78

Le Podium 94

Postface 105

Remerciements 109

Annexes 114

Préface

C'est à Solidarité Défense, association vouée au soutien des militaires blessés en opération et des familles endeuillées, que j'ai rencontré Claude. Je le connaissais comme un bénévole, empressé à servir ses camarades déployés en opération, prêt aux tâches les plus humbles. Je ne soupçonnais pas ce que cet engagement dissimulait d'une vie si chaotique, si douloureuse, mais si chèrement retenue.

Cette vie, c'est ce livre.

Ce livre est l'histoire d'un combat. Un combat pour vivre, d'abord, au sens premier du terme, puisque Claude fait face, depuis sa naissance, à la maladie. Un combat pour être reconnu, ensuite, car Claude, orphelin,

a connu plusieurs foyers, plusieurs abandons aussi. Un combat pour se trouver enfin, par l'effort physique, la course de fond qu'il pratique avec assiduité malgré son handicap, et par l'engagement associatif, puisque c'est en se perdant parmi les autres qu'on se révèle à soi-même.

Ce livre est une leçon. Ce que Claude nous livre de sa vie, c'est un extraordinaire exemple de ténacité et d'espérance. C'est à une longue course qu'il nous convie, avec, chevillée au coeur et au corps, la volonté de surmonter les épreuves. Nous finirons, avec lui, ce marathon, admiratifs de sa combativité et reconnaissants d'un témoignage si fort qu'il nous réconcilie avec notre humanité.

Rencontrer Claude dans son livre, c'est une invitation à retrouver cette antique curiosité, tellement humaine, des héros de l'Odyssée : « D'où es-tu ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? »

Jean-Marie Bockel

Ancien Ministre
Président de Solidarité Défense

Prologue

Je suis Simon Lucas, j'ai travaillé comme prête-plume pour Claude Revert. Nous nous sommes rencontrés à l'Association pour l'Amitié. Il s'agit d'une association qui propose des colocations à des gens ayant connu une précarité extrême, tels que Claude, et qui partagent leur quotidien avec de jeunes actifs bénévoles, dont je fais partie.

Par hasard ou par synchronicité, lorsque j'ai rencontré Claude, j'étais en train de rédiger mon autobiographie, mon deuxième livre. Claude m'a abordé en me disant qu'il souhaitait écrire un livre sur son parcours hors du commun, mais il n'en n'avait pas les compétences. Dès lors, nous discutons un peu et je lui montre un livre que j'ai écrit *La Prière*

naturelle. Lui, me parle du premier livre qu'il a fait écrire. De ce surprenant échange, où nous semblons en miroir l'un et l'autre, découle une proposition : Claude me demande si je serais intéressé pour être sa plume pour écrire ses mémoires, le témoignage de sa vie, le livre que vous tenez dans les mains.

J'ai accepté l'aventure, s'en est suivi un travail de près d'un an où nous nous sommes rencontrés sur un rythme hebdomadaire. Je filmais les entretiens, recueillais ses propos, pour, ensuite, les mettre à l'écrit.

Tout au long de ces pages, j'emploie volontairement le pronom « je » car j'ai voulu me positionner au plus proche de Claude, essayer de comprendre son histoire, son point de vue. Claude a, bien entendu, validé chaque phrase de ce livre.

Par la suite, en démarchant diverses associations, Claude a rencontré la Fondation Ipsen qui a proposé d'éditer cet ouvrage afin que son témoignage puisse inspirer et faire écho aux personnes en situation de handicap, de précarité physique ou sociale. De fil en aiguille, l'ouvrage que vous tenez entre les mains a vu le jour.

Claude est un marathonien de la vie. Par-delà les épreuves, il s'accroche et parvient à créer du sens et du lien. Ce livre en est le témoignage vibrant.

J'ai beaucoup appris dans cette aventure humaine et j'ai de la joie, de la gratitude et de la fierté, d'avoir été, un instant, la plume de Claude.

Bonne lecture.

Simon Lucas

Le Positionnement

Je suis Claude Revert et, d'après la médecine, je n'aurais pas dû survivre. Abandonné par ma mère puis par mon père, condamné par une maladie incurable, ma vie est une suite de pieds de nez à la fatalité. J'étais un enfant triste et en retard de croissance sur tous les plans.

Mon histoire débute de façon tragique voire misérable. En effet, jusqu'à mes six ans, je ne pouvais ni marcher ni parler ; je faisais mes besoins au travers d'un trou percé dans mon ventre. J'ai, ainsi, connu la vie d'une larve, incapable de me mouvoir ou de communiquer. Je n'ai presque aucun souvenir de cette période... celle de la vie d'enfant de la DASS en pouponnière.

En regardant mon passé, je réalise que, tout au long de ma vie, j'ai cherché la famille que je n'ai jamais eue. J'ai désespérément cherché ce sentiment d'appartenance, cet enracinement qui forme l'identité d'un être humain. C'est pour cela que la colère et le désespoir ont jalonné mon entrée dans ce monde. Mais un jour, contre toute attente, j'ai fait une rencontre qui a tout changé.

En effet, une femme âgée, aux yeux pétillants, a décidé que la larve évoluerait, qu'elle se développerait et se tiendrait debout. À six ans, j'allais, enfin, recevoir de l'amour et devenir un être humain. Parce qu'on n'est pas un homme quand on est cloué au sol, sans parole, sans mémoire, sans autonomie, incapable de faire ses besoins sans aide.

C'est l'amour et la rage de cette femme qui m'ont relevé. Son acharnement est devenu le mien : j'ai défié la science ! Les médecins disaient que je ne pourrais pas parler... je raconte. Les médecins disaient que je ne pourrais jamais marcher... je cours. Les médecins disaient que je ne survivrais pas... je vis... au rythme des marathons !

Certes, j'ai toujours cette épée de Damoclès au-dessus de la tête, la maladie peut frapper

à tout moment et m'envoyer aux urgences, mais, j'ai décidé que j'aurais une place dans ce monde. On ne me l'a pas donnée, je l'ai choisie, je l'ai conquise. Je crois que ce livre est une façon de donner un sens à ce combat pour la vie, que je mène depuis ma naissance, d'offrir ma rage et ma résolution à me dépasser.

J'ai cinquante et un ans, je suis Claude Revert, orphelin de la DASS, malade incurable, ancien casque bleu, gueule cassée, marathonien. J'ai connu la rue, l'hôpital psychiatrique, mais je suis toujours debout. J'ai une immense envie de vivre, et c'est ce que je veux partager avec vous, cher lecteur, chère lectrice, à travers ce livre. Cette rage de vivre, qui ne m'a jamais quitté, est la source de mon identité.

Je ne baisse jamais les bras.

Le Départ

De mon enfance, je n'ai presque aucune trace. Je n'ai ni photos, ni faire-part, ni cartes postales, ni cadeaux de proches. En guise de souvenirs, je n'ai qu'un amoncellement de lettres administratives, de notes, de rapports médicaux et de la DASS.

Fils de Jacqueline et de Roger, je suis né le 22 août 1971. Mais, à ma naissance, je suffoquais. Les médecins ont noté l'absence de gaz et une tête anormalement grosse. Ma mère a immédiatement détourné les yeux de ce corps fragile sorti d'elle. J'arrivais dans un monde de déserteurs, sans être désiré ni bien

accueilli. Mes petits bras s'agitaient dans l'air, en vain, cherchant un cœur contre lequel se blottir. Je venais tout juste de naître et, déjà, ma chair me torturait.

Certes, mes parents m'ont reconnu et, pendant huit mois, j'ai vécu avec eux. Puis, ils se sont séparés, et m'ont confié à un orphelinat. Ma mère a disparu sans laisser de traces.

Pourquoi es-tu partie, Maman ? Comment ne pas se poser la question, comment ne pas y penser ? L'instinct maternel n'est-il pas censé être l'un des plus puissants leviers de l'âme humaine ? Il y a des mères qui meurent pour leurs enfants. Pourquoi m'as-tu laissé, Maman ?

Pendant neuf mois, nous ne faisons qu'un. Elle était mon refuge, mon être. Je ne comprendrai jamais pourquoi elle m'a laissé. Pourquoi est-elle partie ? Était-ce à cause de ma maladie ?

D'elle, je n'ai gardé aucun souvenir, ni voix, ni odeur, ni visage. Tout est noir, il n'y a rien. Je suis sans mère, seul, avec cet immense sentiment d'absence.

Les médecins m'ont diagnostiqué la maladie de Hirschsprung. Une maladie rare, in-

curable et mortelle. Je n'avais pas d'anus, ni de contrôle sphinctérien et mes intestins refusaient de fonctionner. Les excréments s'entassaient en moi, mon corps n'assimilant rien et n'évacuant pas, non plus, les déchets. J'allais mourir si on ne m'opérait pas.

LA MALADIE DE HIRSCHSPRUNG

La maladie de Hirschsprung est aussi appelée « mégacôlon congénital ». C'est une maladie génétique rare, caractérisée par une déformation du gros intestin qui provoque une absence de certaines cellules ganglionnaires et qui cause de graves perturbations de la dilatation du sphincter, notamment une absence de réflexe recto-anal inhibiteur. C'est-à-dire que l'intestin ne sait plus envoyer au cerveau l'information relative à la présence, ou non, de selles à expulser. Cela provoque des constipations et des occlusions. Ces dernières entraînent une dangereuse surpopulation bactérienne et microbienne dans l'intestin. La maladie de Hirschsprung provoque aussi des vomissements bilieux et des distensions de l'abdomen. Elle peut également, à l'inverse, provoquer des diarrhées soudaines.

Les médecins de l'hôpital Édouard Herriot de Lyon risquèrent l'impossible ; je n'avais que neuf jours. Ils durent effectuer sur moi une opération lourde et risquée, appelée « opération de Duhamel ». Ils ont découpé mon abdomen afin de creuser un anus artificiel dans le bas de mon ventre, pour que je ne meure pas d'occlusion intestinale. Ils crurent que j'allais mourir, si bien que, le 9 septembre 1971, on convoqua un prêtre pour me baptiser, anticipant mon décès à venir.

Mais, contre toute attente, je ne suis pas mort. L'opération, hasardeuse et temporaire, fonctionna.

Du fait de la rareté et de la complexité de la maladie, les médecins, à l'époque, étaient démunis. Tous les ans ou tous les deux ans, on devait me réopérer car l'opération initiale n'était pas pérenne. À chaque fois, c'était une lourde chirurgie, sous anesthésie générale, avec un risque vital engagé. Néanmoins, il s'agissait d'interventions indispensables sans lesquelles je risquais de mourir d'occlusion ou de déshydratation. Mon système intestinal fonctionnait tel un tube ON/ OFF. Soit tout était fermé, et je risquais l'occlusion et la mort en raison de

l'amoncellement des excréments dans l'organisme, soit tout était ouvert, et je souffrais de diarrhée perpétuelle, n'assimilant aucun nutriment, risquant la dénutrition et la déshydratation.

À cause de ma maladie, j'accusais des carences multiples, dues aux troubles d'assimilation des nutriments qui se répercutaient sur l'ensemble de mon organisme, et un retard de croissance sur tous les plans. N'était-ce aussi lié, en partie, au manque affectif qui marqua le début de ma vie ?

Mon père, lui, a continué à se manifester sporadiquement par téléphone pendant près de quatre ans. Mais, au fil des mois et des ans, ceux-ci se faisaient de plus en plus rares. Puis, lors de la planification d'une énième opération lourde où l'on devait m'amputer d'une partie du colon, le personnel de la DASS n'est pas parvenu à le joindre. Il s'est ensuite plaint que l'hôpital ait tout de même pratiqué l'opération, pourtant vitale. Je fus meurtri d'apprendre qu'il avait réagi ainsi. Souhaitait-il ma mort ? Étais-je un poids pour lui ?

À la suite de cela, il disparut, lui-aussi, sans laisser d'adresse. Comme sous l'emprise d'une

répétition morbide, mon père, lui-même abandonné et enfant de la DASS, m'abandonnait à son tour. Je ne devais le revoir que bien des années plus tard. Il m'avouera alors que c'était à cause de mon handicap. Non, « Papa », ce n'est pas à cause de mon handicap que tu m'as abandonné, mais à cause du trou béant qu'il y a dans ton cœur...

J'ai grandi avec cette colère, cette rage qui cache mes sanglots, que vous m'ayez tous délaissé, Maman, Papa. Je vivrai, je vivrai malgré vous, malgré le vide, malgré la peur et tant de désamour. Je vivrai.

L'Accélération

Enfant, j'étais inexpressif, à peine capable de me mouvoir. Cet état végétatif me suivit jusqu'à mes six ans. J'étais sans parole et sans mémoire. Je n'étais rien. Ma vie était faite d'allers-retours entre l'hôpital et l'orphelinat de la Chaux, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or. Et puis, elle est arrivée...

Elle s'appelait Sophie et c'est elle qui m'a ouvert au monde des vivants. J'avais six ans, je ne savais pas marcher et parlais à peine. Condamné à un état larvaire, je ne sais pas comment, ni pourquoi, cette femme, retraitee et veuve de soixante ans, s'est attachée à

moi. Philanthrope, elle venait souvent visiter les enfants de la DASS. Elle en a accueilli trois chez elle ; je fus le troisième. Les deux autres enfants, de seize et dix-sept ans, n'ont partagé sa maison que deux ans. À huit ans, j'étais seul avec elle.

Sophie n'était pas croyante, elle disait que les chrétiens suivaient la messe et les traditions sans incarner les valeurs profondes de l'enseignement du Christ. Pour moi, c'était important qu'elle ait eu envie d'aider des enfants sans être croyante, pour des motifs strictement personnels, et non pas pour faire une bonne action.

Pour une raison que je ne m'explique toujours pas, Sophie a décidé de faire de mon développement, et de mon intégration dans le monde, un défi personnel. Elle a tenu, avec une volonté farouche, à ce que je devienne un enfant « comme un autre ». Elle affirmait aux médecins qui la prenaient pour une folle : « Claude marchera ! »

Elle m'a accueilli chez elle, et c'est à cet instant que ma mémoire s'enclenche. Peut-être la mémoire humaine est-elle dépendante des liens que nous construisons ? Sans liens, pas d'histoire personnelle ni mémoire...

Sophie avait un fils, ayant lui-même de grands enfants ; il y avait chez eux de la chaleur, de la convivialité. J'y ai reçu, pour la première fois, des cadeaux et une vie socialement stimulante. Je me souviens des heures interminables qu'elle passait à m'apprendre à marcher, dans la ferme de son fils, à proximité de Lyon. Elle me poussait jusqu'à l'épuisement. Je gémissais, j'étais épuisé. Elle me forçait à continuer. Elle me disait : « Tu dois marcher, Claude ! Encore ! Ne t'arrête pas ! »

Lorsqu'elle m'a raccompagné chez elle, Sophie a décidé que je n'aurais plus de suivi médical. Un choix radical que je regrette parfois, car, au vu de la gravité de ma maladie, c'était sans doute une folie de me couper du monde médical. Mais elle a tout de même permis que je voie, de temps en temps, un orthophoniste pour m'aider à parler. Elle semblait moins méfiante à l'égard de ce dernier qu'envers les médecins. Elle entreprit, ensuite, de faire de mon intégration dans le monde, son combat quotidien.

Elle déploya une énergie incroyable à m'entraîner chaque jour, et le miracle eut lieu ! Je parvins à marcher, à parler, et pus intégrer une classe spécialisée pour enfants handica-

pés et enfants issus de milieux sociaux défavorisés. Sophie était très exigeante. Trop ? Peut-être...

Je n'avais pas le droit d'être malade. Lorsque cela arrivait, par exemple si j'avais un rhume ou autre, il n'y avait aucun médicament à la maison. Elle me faisait seulement inhaler une infusion et je devais repartir comme si de rien n'était. Rester chez elle, pour me reposer, n'était pas une option. Il n'était jamais question de manquer une journée de classe ou une session de rééducation avec elle. Le matin, elle me surveillait quand je partais à l'école. Le soir, elle vérifiait mes devoirs et m'entraînait à la marche et à la parole.

L'aspect négatif de cette hyper-exigence est qu'elle n'était pas capable de m'écouter ; elle me poussa tant que je fis une dépression. Mais à situation extrême, mesure radicale... Je remercie chaque jour d'avoir croisé la route de Sophie même si cela fut aussi très dur. Sa rencontre structura le fondement de ma personnalité, cette volonté inébranlable d'aller de l'avant, d'être intégré, qui me caractérise.

C'était une femme inépuisable. Son souhait le plus cher était que nous devenions

de bonnes personnes, au point qu'une fois, me surprenant à mentir, elle se mit à pleurer. J'étais jaloux de l'autre garçon qui vivait avec nous. Il avait des parents qui, de temps en temps, venaient lui rendre visite, et s'en plaignait parfois. Cela me blessait. Comment pouvait-il geindre, alors qu'il avait, lui, la chance d'avoir une famille ? J'y voyais de l'ingratitude. Un soir, nous rentrions tous les deux, ensemble, à la maison. Comme il faisait beaucoup de bêtises, Sophie s'inquiétait pour lui. Aussi, à son retour, elle demanda s'il était bien rentré. Je la trompais pour lui faire croire qu'il faisait encore des bêtises, alors qu'il était dans sa chambre. Quand Sophie réalisa que j'avais menti pour essayer d'accabler l'autre jeune, elle fondit en larmes. Cela me marqua profondément. Elle craignait tant que je devienne une mauvaise personne.

C'est incroyable de penser au dévouement que cette femme a eu pour moi. Non seulement elle devait s'occuper à temps plein de ma rééducation du langage et de l'apprentissage de la marche, mais il fallait aussi qu'elle me soutienne dans mon handicap. Je n'avais aucun contrôle de mon sphincter et, pour faire mes besoins, je devais me mettre à quatre pattes, à l'aide de deux tabourets, le ventre au-des-

sus de la cuvette. Après deux ans passés aux côtés de Sophie, je savais marcher, me laver, et aller aux toilettes de façon autonome. Le travail qu'elle fit avec moi est extraordinaire.

À l'école, je subis des brimades. Bien que je fusse dans une classe d'enfants handicapés et accusant des retards, je fus le souffre-douleur des autres. On me traitait de grosse tête, on me rejetait. Par peur ou par honte, je n'en ai jamais parlé, je souffrais en silence. Dès lors, comme je somatisais, j'étais souvent éprouvé. Mais Sophie me poussait à aller en cours, chaque matin. J'ai gardé pour moi toutes ces humiliations et cette exclusion. Lorsque je plonge dans les souvenirs de mon enfance, je ne perçois qu'un grand sentiment d'impuissance et de douleur. Le sentiment d'être à côté du monde, seul, de lutter, est toujours là, en moi. Il m'a suivi toute ma vie, mais j'en ai fait un moteur : la rage de la revanche sur la fatalité et la cruauté.

Sophie s'est toujours refusée à se considérer comme ma mère, ce qui fut, pour moi, une blessure immense. Régulièrement, je l'appelais « Maman » mais elle me reprenait et cela me blessait à chaque fois. Elle ne se considérait pas non plus comme ma famille d'adop-

tion. Elle disait « aider pour un temps » des enfants dans le besoin. Cette posture distanciée, qu'elle choisit d'avoir, réveillait cette plaie béante de ne pas avoir de famille, ni de sentiment d'appartenance. Alors, certes, Sophie m'a donné la rage de me battre et de m'intégrer, mais il me manquait toujours l'essentiel. Une famille, des racines... Elle m'a appris à marcher, à parler et, grâce à elle, j'ai pu me réaliser. Cependant, j'aurais aimé qu'elle me voie comme son fils, qu'elle m'adopte. Mais ce ne fut pas son choix. Cela était dur à accepter car je désirais ardemment plus qu'une bonne action, plus qu'une main tendue ; je désirais une famille.

La Vitesse maximale

Tout au long de ma vie, j'abandonne les lieux, les humains, sans ressentir la moindre déchirure.

Lorsque j'eus douze ans, nous avons quitté la campagne. Bien que nous vivions, alors, non loin du fils de Sophie, celle-ci trouvait difficile de vivre isolée, avec un enfant handicapé. Déjà âgée, elle ne se sentait plus en sécurité. Nous partîmes donc nous installer plus près de Lyon. C'est à cette époque que les deux autres jeunes, qui vivaient avec nous, ont quitté sa maison. C'était à nouveau, pour moi, un changement brutal d'environnement. Nous quitions les grands espaces pour un

HLM ; pourtant je le vécus sans douleur. Dès le plus jeune âge, j'ai appris à me débarrasser des souvenirs par peur de régresser, de m'apitoyer sur moi-même. C'est la stratégie de survie que j'ai adoptée pour avancer, quoi qu'il arrive : je ne me retourne pas, je ne regrette pas. À partir de mes huit ans, je vivais donc seul avec cette femme âgée, qui passait ses temps de loisir à faire des mots-croisés ou d'autres activités tranquilles.

Raconter mon histoire, ici, m'aide à prendre du recul et à réaliser que tout n'était pas si noir. La réalité est plus nuancée. En effet, à l'école, j'ai tout de même eu un ami qui m'appréciait. Je réalise aujourd'hui que, d'une certaine façon, je l'avais occulté ; les maltraitances subies par la suite ayant écrasé les quelques bons souvenirs de ma mémoire. Ce copain partait souvent en week-end avec les scouts dont il faisait partie. Un jour, il me proposa de me joindre à eux. J'en ai parlé à Sophie qui trouva que c'était une bonne idée... mais, « attention, dit-elle, pas de bêtises ! » Comme Sophie n'était pas chrétienne, elle m'inscrivit chez les scouts laïques. Ainsi, de mes huit à treize ans, j'intégrai les scouts de France. C'est ainsi que je devins « louveteau », le premier niveau.

Les week-ends, nous partions entre copains. Nous dormions dans les bois, sous des tentes. Nous allions à la rencontre des gens, allumions des feux de camps, organisions des veillées. Nous chantions et explorions la nature. C'était essentiellement « convivialité et nature ». J'avais des camarades, j'étais accepté. J'avais, enfin, des rapports humains agréables et épanouissants. Je ne remercierai jamais assez Sophie pour cette époque car, si j'étais resté tout le temps chez elle à vivre à son rythme, j'aurais été malheureux et je ne me serais pas autant développé. Elle a eu cette bienveillance de prendre en compte mes besoins et de me laisser prendre cette voie pour que je puisse m'épanouir. Rencontrer des jeunes de mon âge, découvrir la nature, se débrouiller... En somme, vivre une jeunesse, tel était le souhait de Sophie pour moi. Pour autant, dormir en pleine nature n'était pas facile avec ma maladie. En effet, je devais souvent m'éloigner du camp pour trouver un arbre derrière lequel me soulager. J'avais honte, c'était difficile à gérer. À chaque fois que je mangeais, mon ventre me faisait terriblement souffrir, comme si j'avais une gastro-entérite aiguë chronique. Je n'ai pas de cellules nerveuses sur la paroi intes-

tinale, mon intestin est comme un tube qui laisse passer les aliments sans les assimiler, ou ne les assimilant que très partiellement. Depuis toujours, j'ai dû gérer le fait d'avoir perpétuellement mal au ventre, de devoir m'organiser en fonction des crises de diarrhée ou d'occlusion. J'ai appris à me cacher, à vivre avec une honte perpétuelle, parfois, à mentir pour cacher mes problèmes qui relèvent d'un sujet tabou et gênant. Souvent, je reçois des réflexions du genre « Mais, Claude tu es toujours aux toilettes ! » Je vis en anticipant, au possible, les crises, mais elles surgissent, encore parfois, de façon soudaine et impromptue. Pouvoir en parler, aujourd'hui me permet de ne plus vivre dans la honte. Devoir sans cesse me cacher m'a, trop longtemps, fait souffrir.

Les scouts m'ont permis de m'ouvrir au monde, de rencontrer d'autres jeunes, de rire, de découvrir et connaître la vie. Ils m'ont sorti d'un certain isolement car, même si je n'étais pas à proprement parlé « seul », mon univers tournait uniquement autour de Sophie. Cet allant vers le monde, cet état d'esprit positif ne m'a plus jamais quitté. Ce fut l'éclosion de la graine que Sophie avait semée en moi : je m'intégrais... Finalement, les scouts marquèrent l'aboutissement de

son projet qui consistait à me permettre de trouver ma place dans le monde. Dorénavant, j'allais faire le maximum pour m'épanouir. Jusque-là, ma vie se résumait à mes problèmes de santé, à l'oppression à l'école et à vivre avec Sophie qui était, certes, bienveillante mais âgée, et ô combien exigeante. Le scoutisme fut la bouffée d'air qui me permit de vivre, en pointillés, une vie d'enfant : une vie de découvertes et de liens tissés.

Jusqu'à mes treize ans, je suis resté dans un centre pour enfants « différents ». Bien que j'y aie trouvé quelques îlots de camaraderie, le quotidien était lourd et oppressant. J'y subissais des humiliations. Lorsque venait le jour des carnets à signer par les parents, comme j'étais orphelin, la directrice me prenait à part. Elle m'emmenait dans son bureau et me disait « Il faut que la personne qui s'occupe de vous signe les carnets. » Cette attention, qu'elle avait sans doute pour me protéger du regard des autres, afin que je ne sois pas identifié comme « l'orphelin de la classe », m'était douloureuse. En réalité, je me sentais encore plus différent des autres, son geste actant le fait que j'étais sans famille. J'aurais préféré, au contraire, qu'elle ne me prenne pas à part car c'était essentiel pour moi d'être traité comme les autres.

Au centre, il n'y avait pas d'enseignement d'histoire, de géographie ou d'anglais, mais j'y appris à lire, écrire et compter. Et, malgré tout, grâce à la pédagogie adaptée de l'école, et au soutien de Sophie, je pus bénéficier d'une éducation élémentaire.

La Décélération

Une nouvelle fois, la transition fut soudaine, et la rupture brutale. Deux alternatives s'offrirent à moi : une famille d'accueil ou un foyer.

Alors que je devenais adolescent, Sophie, qui avait déjà soixante et onze ans, se sentit trop âgée pour continuer à s'occuper de moi. Aussi, acta-t-elle notre séparation lorsque j'eus treize ans. Un jour, l'assistante sociale arriva et, subitement, Sophie m'annonça qu'il était temps que je quitte la maison. C'était l'abandon de celle qui, pour moi, s'était substituée à ma mère biologique.

Je n'avais pas envie de quitter Sophie, mais elle m'expliqua qu'il était temps que je trouve une vraie maison, de vrais parents... une vraie famille. Me rappelant, une fois encore, qu'elle ne l'était pas. Nous rencontrâmes l'assistante sociale pour réfléchir à une solution. Sophie insista : « Il faut que Claude soit intégré dans une famille, pour avoir une vie stable et la perspective d'une vraie vie de famille. C'est très important pour moi et pour Claude », conclut-elle. Une fois encore, elle décidait pour moi et affirmait une vision bien définie de mes besoins.

Les services sociaux m'orientèrent, alors, vers une famille d'accueil : les T. Au début, ils venaient me voir chez Sophie pour se présenter. Dès le premier jour, je les appelai « Papa et Maman », ce qui leur convenait parfaitement. M^{me} T. ne pouvait pas avoir d'enfant, aussi, s'étaient-ils rapprochés de la DASS pour adopter. Les rencontres se passaient bien et le processus d'adoption commença.

Les T. faisaient partie de la classe moyenne. Lui était fonctionnaire de police et elle travaillait en tant que cadre dans une grande entreprise de verrerie. Pendant les deux premiers mois, j'allais chez eux par intermittence

pour m'acclimater et continuais à passer les week-ends chez Sophie. À l'issue de cette période d'adaptation, je quittai définitivement Sophie. Ce fut un nouveau moment difficile, d'autant qu'elle m'annonça, brusquement, qu'on ne se reverrait plus jamais car elle ne voulait pas « tout mélanger ». La porte de sa maison se referma donc sur moi, et je ne l'ai jamais revue.

Peut-être était-ce pour mon bien mais, pour moi, ce fut extrêmement violent car elle était le seul repère de ma vie. J'aurais aimé rester en lien avec elle, mais elle refusa catégoriquement. C'est pourquoi, je n'ai jamais tenté de la retrouver. Il était primordial, pour moi, malgré l'envie, de respecter sa volonté et de ne jamais la contredire. Au fond de moi, je la considère toujours comme une mère, ma vraie mère, bien qu'elle m'ait toujours interdit de la regarder comme telle. Aujourd'hui encore, je ressens de la gratitude envers elle. J'ai pris de sa force pour me faire un socle et m'en sortir ; c'est inestimable.

Lorsque je m'installai chez les T., ils vivaient à côté de Villeurbanne, à proximité du Parc de la Tête d'Or. Ils me considérèrent immédiatement comme leur fils : ils m'offraient

des cadeaux, m'emmenaient dans leurs familles, etc. Lors d'un Noël, la maman de M. T. m'offrit un walkman. Le présent, en tant que tel, ne fut pas le plus important à mes yeux, mais, pour les T., il symbolisait mon intégration dans cette famille.

Ils m'apprenaient le vélo, la course à pied. Ainsi, les dimanches, M. T. et moi partions courir ensemble. En tant que policier, il se devait de se maintenir en forme. Peut-être une graine de mon goût pour la course fut-elle alors plantée ? Dans un même temps, ils me responsabilisaient en me poussant vers plus d'autonomie. Pour la première fois, je prenais le train seul pour aller à Marseille chez les grands-parents T. pour les fêtes. Mais, ce renouveau ne devait pas durer.

Comme Sophie auparavant, les T. vérifiaient mes devoirs et mon évolution. Ils projetèrent sur moi leurs désirs, occultant mon handicap et mes retards. Ils souhaitaient que je devienne ingénieur et que j'intègre l'INSA, l'Institut National des Sciences Appliquées, une haute école d'ingénieurs, à Lyon. Ce qui était absurde car je savais tout juste écrire et compter. C'était terrible de savoir que je n'avais pas les capacités espérées et ne pou-

vais pas être l'enfant qu'ils projetaient et désiraient. Je les écoutais, impuissant et souffrant, épiloguer sur mon futur glorieux d'ingénieur.

À quinze ans, je rejoignis une nouvelle école. J'y rencontrai une jeune fille handicapée. Je lui fis de nombreux cadeaux pour gagner son affection et nous eûmes des relations sexuelles. Ce fut la seule femme que je connus. Elle souffrait de problèmes psychologiques et était très autoritaire. Je me pliais à ses moindres volontés et lui donnais tout ce qu'elle demandait. Cette rencontre fit écho à ma mémoire d'orphelin, en quête perpétuelle de reconnaissance, et conditionna ma vision de l'amour : donner, obéir, se soumettre.

Un jour, je lui donnai le walkman que la maman de M. T. m'avait offert. Lorsque, plus tard, M. T. me demanda où était passé le walkman, car il en avait besoin pour son travail, je fis semblant de le chercher et répondit que je l'avais perdu. Pris de remords et par peur de M. T., je lui avouai finalement l'avoir donné à ma « petite amie », et avoir menti.

Il demanda à son épouse de sortir de la pièce. Il prit son ceinturon et commença à me battre avec la boucle métallique. Cet évé-

nement marqua le début de la violence que je subis dans cette famille. M. T. contacta ensuite l'école pour récupérer le walkman. Ce fut, évidemment, la fin de mon histoire avec cette fille. Suite à cette mauvaise expérience, je n'eus aucune petite amie pendant plus de vingt ans. En effet, je me protégeais car j'avais peur d'être déstabilisé par des relations de couple.

Parfois, je mentais à propos de mes devoirs, parce que je ne voulais pas les faire, ou d'autres petites choses de la vie quotidienne. M. T. me demandait si j'avais rangé ma chambre, je disais oui alors que c'était faux. Mais, lorsque je mentais, M. T. s'en rendait toujours compte, et, à chaque fois, il me battait. Pour moi, cela devenait normal, je ne comprenais pas que c'était mal. Avec du recul, je pense que les mensonges étaient, en réalité, une façon de me révolter, de ne pas « jouer le jeu ». Ce n'était pas conscient mais, face à tant de violence, je n'étais plus capable de simuler le fils modèle. Cela créa un cercle vicieux où j'étais d'autant plus battu.

À cette époque, M. et M^{me} T. étaient déjà en cours de séparation car M. T. avait été infidèle. Ils me placèrent, alors, au centre

de leurs désaccords. M^{me} T. me rapportait des propos blessants de M. T., elle me disait qu'il ne me considérerait jamais comme son fils. Plus tard, elle me dit que je n'étais pas l'enfant « idéal » pour elle. Dans son esprit, je pense qu'un enfant « idéal » devait être un bon élève, qui devienne ingénieur, qui fasse la fierté de ses parents, par sa réussite, qui intègre de grandes écoles... En réalité, c'était plus un modèle qu'ils cherchaient plutôt qu'un être. Évidemment, mes blessures et mon handicap me rendaient inapte à correspondre à ce modèle. Et, comme je ne pouvais pas l'être, ils réagirent par le rejet et la violence. Je pense même qu'ils avaient honte de moi, de ce que j'étais et qu'ils refusaient mon handicap. Ils étaient incapables de m'aimer pour qui j'étais.

Madame T. posa alors un ultimatum à son mari : je devais quitter la maison ou bien elle partait. Monsieur T. choisit, devant moi : je devais partir. Ils ne finalisèrent pas les papiers de l'adoption, prétextant que mes mensonges et mon attitude n'étaient pas acceptables. Je fus ainsi renvoyé à la DASS, et continuai à les voir sporadiquement. Ils se séparèrent quelque temps après mon départ.

Longtemps, j'eus en moi un profond sentiment de culpabilité. Porté par ce sentiment d'enfant fautif que quelque chose n'allait pas chez moi, j'étais convaincu que mes mensonges avaient entraîné leur séparation, que je poussais les gens à prendre leurs distances, à m'abandonner. Un jour, j'ai confié cela à un éducateur et il m'a rassuré en disant que cela venait de leurs problèmes de couple et que, évidemment, ce n'était pas de ma faute.

Ces souvenirs me font souffrir, aujourd'hui encore. Je souhaitais tant que les T. m'adoptent. Avoir enfin une vraie famille était, pour moi, le rêve d'une vie nouvelle. La blessure fut et resta profonde. En outre, la violence de M. T. m'a traumatisé et je fais toujours des cauchemars où je revis l'explosion de violence qui eut lieu le jour du walk-man : je suis recroquevillé, par terre, et je reçois les coups de ceinturon.

J'ai donc été placé dans un centre pour jeunes, qu'on appelle « pavillon de transit », destiné aux enfants en attente de place en foyer ou en famille. Le centre n'était pas mixte, il n'y avait que des garçons. Je m'y fis de nouveaux copains. On y faisait les fêtes, on célébrait Noël. Une fois, nous sommes même allés as-

sister au concert d'un chanteur français, ancien enfant de la DASS qui offrait des places aux enfants dans la même situation. Mais, là encore, les accalmies ne furent que de courte durée.

En effet, un jour, en rentrant de nos classes avec un copain du centre, nous avons trouvé un petit chat sur le chemin. Nous l'avons ramené au pavillon pour le nourrir et le recueillir. Un éducateur nous vit faire et nous convoqua dans son bureau. Je reçus une violente paire de claques et il m'envoya dans ma chambre sans manger. Mon camarade, lui, était plus dur et moins obéissant. Aussi, rendit-il les coups à l'éducateur et tous deux se battirent longtemps. Le directeur du centre n'était pas là et l'incident ne fut jamais reporté.

Bien que le centre servît également d'école, il n'apporta aucune stabilité dans ma vie. J'y restai quelques mois jusqu'à ce que M. T. me reprenne chez lui, quelque temps après sa séparation d'avec son épouse. Même si je le savais violent, je me réjouissais de cette nouvelle. Les coups faisaient partie de mon quotidien, de ma normalité. Le plus important à mes yeux était d'avoir un père, de faire partie

d'une famille. Il me confia que c'était important pour lui que je revienne, qu'il s'en voulait de m'avoir abandonné et qu'il avait été victime du chantage de son ex-femme. C'est ainsi que je le retrouvai, dans sa nouvelle maison, avec sa nouvelle amie, sur Lyon.

À cette période, je fis des tests psychotechniques en vue de définir mon orientation. Les tests conclurent que je pouvais passer un CAP cuisine. Je suivis ces conclusions, sans grande motivation. Grâce à des relations de M. T. qui, par son métier, était amené à fréquenter beaucoup de monde, je pus obtenir un contrat de qualification chez le célèbre chef Paul Bocuse, dans un grand restaurant lyonnais. C'était dans un hôtel de luxe. Certes, j'étais apprenti mais mon handicap m'empêchait de suivre le rythme effréné des cuisines. Comme par le passé, M. T. faisait fi de mes véritables capacités et projetait sur moi son désir de réussite sociale. Voyant qu'il essayait de m'aider, je refusais de lui parler de mes difficultés et tentais d'être à la hauteur de ses attentes. Je gardais tout ce que je ressentais au fond de moi. En outre, je craignais qu'il me frappe s'il se rendait compte que j'échouais.

Ma formation étant rémunérée, je proposai

à M. T. de lui donner l'argent que je recevais, mais il refusa. Je gérais, ainsi, seul mon argent et, n'étant pas dépensier, j'économisais mon année d'apprentissage.

C'était très dur, physiquement et mentalement, de suivre le rythme de la restauration haut de gamme. En effet, en raison de ma maladie, j'allais tout le temps aux toilettes. Cela mettait le patron en colère et me valait les moqueries de mes collègues car je ne leur avais pas expliqué que j'avais une maladie intestinale. De plus, j'étais plus lent que les autres, je subissais donc les foudres du chef de cuisine. C'était terriblement humiliant pour moi d'affronter, chaque jour, mon incapacité à être celui qu'on attendait que je sois. Rapidement, la charge de travail imposé eut raison de moi. En effet, en moins d'un an, je fus renvoyé et mon contrat d'apprentissage annulé.

J'avais un besoin immense de changer d'air, j'étais au bord de la dépression nerveuse. Je devais partir, fuguer, pour ne pas faire autre chose. C'est pourquoi, à seize ans, seul, je pris mes économies et quittais Lyon pour Paris.

Je voulais être légionnaire. La rigueur m'attirait. Je perpétuai le schéma de survie ini-

tié par Sophie et les T. : nier ma condition et mon handicap en me mettant dans des situations très exigeantes pour me dépasser. J'espérais que l'armée devienne la famille que je n'avais jamais eue. Mon enfance chez Sophie, les scouts, m'avaient prédisposé au dépassement de soi, à l'obéissance et à la camaraderie. Comme j'avais vu des vidéos publicitaires de l'armée, j'étais à peine arrivé à Paris que je me présentai au bureau de recrutement de l'armée de terre. Mais j'avais tout juste seize ans, j'étais trop jeune pour être enrôlé, aussi, je fus éconduit. Ne connaissant personne à Paris, je dormais à l'hôtel. Très vite, mon petit pécule fondit comme neige au soleil et je ne pus rester que quinze jours.

Après avoir épuisé toutes mes économies, je retournai à Lyon. Je vécus cette fugue ratée comme un échec car j'aurais vraiment voulu être enrôlé et, via l'armée, « prendre le large ». Je me trouvais face à un dilemme : devais-je, ou non, retourner chez mon père adoptif ? Devais-je aller ailleurs ? Je pensais notamment à une famille que j'avais rencontrée avant ma fugue qui m'avait permis d'aller chez les scouts d'Europe où j'avais fait ma première communion. Je décidai, finalement, de m'installer dans la cage d'escalier

de cette famille. Je n'osais pas retourner chez M. T. car je craignais trop qu'il me frappe. Je me demandais, également, s'il m'avait recherché. Il était fonctionnaire de police, aussi, j'imaginai qu'il disposait de moyens pour me trouver s'il le souhaitait. Quelques heures plus tard, un des enfants de la famille me vit dans la cage d'escalier et me proposa de venir me reposer chez eux. J'allai dans cette famille mais, cherchant une solution, ils appelèrent mon père adoptif. Je retournai alors chez lui et, à ma grande surprise, il ne me frappa pas.

L'instabilité de ma vie et la continuité de traumatismes affectifs et physiques qui jalonnèrent ma jeunesse m'ont, parfois, mené au bord de la folie. À l'époque où je participais à des ateliers pour découvrir des métiers à la Rose des Vents, le centre pour adolescents déficients dans lequel je vivais, j'eus des accès psychotiques. Ce fut, en effet, une telle douleur pour moi d'être coupé de tous les repères de ma vie que mon esprit vacilla dans la folie. J'entendais des voix et eus des hallucinations. J'entendais mon père adoptif, M. T., qui m'appelait « Claude, Claude... ». Un jour, alors que j'étais seul en train de faire de la maçonnerie, j'ai commencé à parler tout

seul. Je voyais Sophie. Je la voyais comme si elle était réelle. Elle me demandait quand j'allais sortir de ce centre et où était la sortie. J'essayais de lui répondre, mais elle restait muette. Je compris qu'elle n'existait que dans mon esprit. Conscient que j'hallucinais et délirais, je me suis accroché. J'ai décidé d'avancer avec ça, envers et contre tout. Je me suis raisonné : « Claude, tu n'es pas fou, tu es juste épuisé. Accroche-toi. » Et j'ai traversé cette bouffée délirante, qui, aujourd'hui encore, m'angoisse parfois. Lorsque j'en ai parlé à mon psychiatre, des années plus tard, il m'a demandé comment j'avais géré cette situation, si j'avais pris des médicaments. Mais, en réalité, j'ai simplement survécu en me concentrant sur le présent et sur mes objectifs. J'ai combattu la folie en ayant un dialogue interne qui me ramenait au fait d'avancer, de me dépasser, encore et toujours.

Lorsque j'ai eu dix-huit ans, M. T. m'a dit : « Claude, il faut qu'on trouve une solution. » Nous sommes allés voir un des éducateurs qui me gérait depuis l'enfance. Comme j'étais désormais majeur, mon suivi par la DASS pouvait soit s'arrêter, soit, avec un projet bien défini, se prolonger jusqu'à mes vingt et un ans. Le projet était que je fasse

un dossier de reconnaissance de handicap et que je puisse trouver un travail compatible avec mon handicap. Comme ma maladie est très instable, il était difficile d'envisager un travail. En effet, je pouvais faire une occlusion intestinale du jour au lendemain, ou être pris d'une diarrhée incontrôlable. C'est pourquoi, j'ai finalement refusé de constituer le dossier car je vivais le handicap comme une honte. Je crois, qu'inconsciemment, je cherchais encore à répondre aux attentes de mes différentes figures parentales, lesquelles avaient toujours fait un déni de mon handicap. Je me suis donc approprié cette incapacité à accepter mes limites, et cela a mis fin à mon suivi par la DASS. À peine majeur, je me retrouvais donc entièrement livré à moi-même. Monsieur T. et moi ne nous sommes plus jamais revus. Ni lui ni moi n'avons jamais cherché à nous revoir.

La Chute

Je voulais me dépasser et me prouver que je pouvais, non seulement, vivre comme tout le monde, mais aussi être un individu fort.

C'est à cette époque que je dus faire mes « trois jours », mais, concomitamment, ma maladie s'est aggravée, entrant dans une nouvelle phase et devenant beaucoup plus instable. Avant le service militaire, nous passions trois jours d'étape préliminaire. À cette occasion, j'ai passé des tests psycho-techniques pour évaluer mon niveau sur le plan scolaire. Durant ces derniers, j'eus tellement mal au ventre que j'ai fait une occlusion

intestinale. Je pense que c'était une réaction somatique, liée au stress, tant je souhaitais intégrer l'armée.

Les responsables du centre de sélection m'ont envoyé directement à l'hôpital militaire de Lyon. Là, j'ai subi un lavement d'estomac qui a permis d'évacuer les matières accumulées. Cela a bien fonctionné et a évité le recours à la chirurgie. Ce séjour à l'hôpital entraîna mon exemption du service militaire. Il faut savoir que l'exemption court sur un an seulement et implique une inaptitude temporaire au service militaire, contrairement à la réforme qui, elle, empêche définitivement de rejoindre l'armée.

Durant cette période, j'ai rejoint une association qui s'occupait de la réinsertion de jeunes en difficulté. Au sein de cet organisme, j'ai pu travailler dans les espaces verts. J'allais dans des quartiers difficiles pour tondre la pelouse, tailler des arbustes, ou réaliser des travaux très simples. Je connais bien mon corps et, en restant à son écoute, la plupart du temps, je pouvais gérer ma maladie. En effet, j'avais développé des stratégies pour aller aux toilettes plusieurs fois par jour, prévenir les diarrhées. En dehors de cela, je

ne faisais pas grand-chose, je vivais avec les économies que ce petit travail me permettait de faire.

Après cette année de transition, j'ai retenté le service militaire. J'ai refait mes trois jours et repassé les tests psychotechniques. Comme je savais comment cela allait se passer, j'étais moins stressé.

J'ai vu un médecin et mon état de santé a été jugé assez satisfaisant pour pouvoir, enfin, entamer une activité militaire. J'ai vécu cela comme une véritable victoire personnelle. En effet, depuis ma vaine tentative de rejoindre la Légion, je voulais vraiment entrer dans l'armée. Je souhaitais tant intégrer cette institution sur laquelle je projetais l'image d'une famille ! L'armée incarnait tout ce que j'avais connu jusqu'alors : le déni de sa fragilité et de ses limites, le dépassement de soi, la discipline, le sacrifice et la brutalité... C'était ce qui ressemblait le plus à l'enfance et l'adolescence que j'avais vécues.

Mon admission fut validée et on me proposa d'intégrer le 68^e régiment d'artillerie d'Afrique à côté de Lyon. C'était un régiment particulièrement difficile avec une grande exigence, un régiment d'élite qui partait en

mission extérieure. Avec mes problèmes de santé, j'avais cru qu'on allait me mettre dans un bureau, mais ce ne fut pas le cas. Je devins artilleur. Aussi, mes classes à l'armée furent très compliquées. Tous les matins, les militaires se réunissent sur la place d'armes. Ils y vont en une procession rythmée, collective, qu'on appelle « la marche au pas ». Ensuite, ils hissent les couleurs du drapeau français et entonnent un chant militaire qui dépend de leur régiment d'affectation. Le stress m'empêchait de marcher en rythme avec les autres et je ne pouvais pas être « aux couleurs » le matin. Les officiers en étaient outrés. Ils reprenaient : « Canonnier Revert ! Au pas ! » Cela me faisait perdre mes moyens, à un point tel qu'ils finirent par me mettre à part, à m'exclure et, rapidement, on me surnomma dans la caserne « le psychopathe ».

Dès lors, on me laissait dans ma chambre, à rien faire. Pendant ce temps, j'entendais les autres participer à la vie collective qui m'était impossible. Cela me blessait tellement... Encore une fois, j'étais incapable de répondre aux attentes du groupe que je voulais intégrer. Je ruminais : « Mais qu'est-ce que je fiche là ? Pourquoi suis-je né ? J'échoue à être un homme comme les autres. » C'était

encore un échec car je m'étais tellement battu pour entrer dans l'armée et devenir un homme « comme les autres », quelqu'un de « fort »... Je devins exempté des classes et des marches. Pendant dix mois, je restais enfermé dans ma chambrée. Ils tentèrent, vainement, de me faire intégrer la fanfare mais, mon sens du rythme restant inexistant, cela ne fonctionna pas. J'étais absolument incapable de marcher au pas et on finit par me retirer définitivement de la fanfare.

Néanmoins, je courais le matin avec les soldats, j'ai également pu passer mon permis de conduire et ai participé au pèlerinage international militaire de Lourdes. En effet, chaque année, il y avait un grand rassemblement de tous les militaires du monde. Des blessés, des malades, venant en quête de miracles. Je m'y suis rendu avec mon régiment et j'ai saisi l'opportunité pour y faire ma confirmation. À l'époque, j'étais déjà pratiquant, j'allais régulièrement à la messe. J'ai eu véritablement la foi grâce à un pèlerinage scout et au sermon d'un prêtre qui m'avait vraiment touché. Je m'étais alors dit : « Claude, si tu es encore debout aujourd'hui après tout ce que tu as vécu, c'est que Dieu te protège et, si tu es sur Terre, ce n'est pas

pour rien. » Cela ne m'a jamais quitté. J'avais fait ma première communion chez les scouts alors que j'étais chez les T. et je n'ai pas cessé, depuis lors, d'être un chrétien pratiquant.

Au bout du dixième mois de service militaire dans ces conditions particulières, je fus convoqué par le capitaine de section qui me proposa de partir en stage commando avec la Légion étrangère en Guyane. Je me suis dit : « Chouette, je vais voir du pays et connaître une vraie mission. » J'acceptai et me préparai à partir pour la Guyane. Mais, quinze jours plus tard, je fus convoqué à nouveau : « Première classe Revert, vous ne partirez pas en Guyane, mais au Cambodge. » C'était une affectation très différente car, en Guyane, il s'agissait d'un stage commando, une sorte « d'exercice », alors qu'au Cambodge il s'agissait d'une mission sur un territoire en conflit. C'était une affectation beaucoup plus périlleuse. Nous étions une petite compagnie d'appelés, encadrés par la Légion étrangère. Mon régiment était composé à moitié de professionnels militaires de métier et à moitié d'appelés qui, comme moi, prolongeaient un service long pour partir au Cambodge. En effet, depuis 1983, le code du Service national offrait aux appelés la possibilité de prolonger

la durée du service militaire actif au-delà de la durée légale pour une période pouvant aller de quatre à douze mois, effectuée comme militaire du rang, sous-officier ou officier. C'est ce que l'on appelle le « service long ».

Normalement, seuls les engagés, c'est-à-dire les militaires de métier, étaient mobilisés pour le Cambodge, car il s'agissait d'une mission de l'ONU, dangereuse, dont les appelés étaient normalement tenus à l'écart. Mais les engagés pour le Cambodge avaient décliné l'offre de mission en nombre, et on y avait alors placé des services longs, comme moi. L'armée savait que j'avais un handicap, pourtant je n'ai pas eu l'occasion de refuser. Nous n'avons eu aucun entraînement spécial pour nous préparer. Juste avant de partir, j'ai glissé dans les escaliers et heurté un râtelier d'armes que nous portions avec un camarade. J'avais la bouche pleine de sang. Je suis allé directement à l'infirmerie mais cet accident ne fit pas obstacle à mon départ pour le Cambodge. Nous sommes partis avec le sixième régiment du Génie, c'est-à-dire les démineurs, de la Légion étrangère. À l'époque, la Légion était, pour beaucoup, le seul moyen d'avoir une chance d'obtenir la nationalité française en servant l'État

français. La seule condition qui pouvait en exclure l'admission était d'avoir tué dans la vie civile.

Nous étions en plein conflit cambodgien, la période de Pol Pot, dictateur leader des Khmers rouges qui décima 20 % de la population cambodgienne. La mission initiale était d'apprendre aux Cambodgiens à déminer leur pays. La petite compagnie d'appelés, à laquelle j'appartenais, devait gérer le côté logistique. Nous transportions l'eau pour les militaires, la nourriture et les biens de première nécessité d'une base à l'autre. Nous avions également une mission de patrouille.

Par ailleurs, notre mandat reçu des Nations unies prévoyait que nous soyons présents sur le sol cambodgien, afin qu'il y ait les élections législatives dans les villages. Nous devions assurer la paix pour que les Cambodgiens puissent voter sans être influencés, ou violentés, par les Khmers rouges. Le Cambodge était, à l'époque, une dictature communiste violente et répressive à l'égard, notamment, de toute forme d'intellect.

Sur le site où je me trouvais, ma mission était de garder l'armement et faire des patrouilles. Normalement, l'armement se surveille tou-

jours en binôme mais mon capitaine de section me laissait tout seul. Celui d'un autre régiment m'a vu seul en poste et a trouvé cela inadmissible. Nous étions en pleine période des moussons, il faisait donc très chaud, une chaleur humide insupportable à laquelle s'ajoutaient mes problèmes de santé. Comme j'étais seul, je ne pouvais pas aller aux toilettes car cela aurait brisé ma garde. C'était vraiment compliqué à gérer et j'étais exténué. Un jour, je me suis endormi d'épuisement. Des militaires d'un autre régiment m'ont vu. Ils ont prévenu leur capitaine qui est allé voir le mien pour défendre le fait que je ne devais, en aucun cas, être laissé tout seul à ce poste stratégique. Suite à cette remontrance, mon capitaine a finalement placé un autre soldat à mes côtés. Le fait qu'on prenne ma défense fit que je me sentis un peu moins seul, ce n'était pas arrivé depuis longtemps.

C'est à ce moment-là que le premier groupe de soldats a quitté la base. Dès lors, notre bataillon s'est retrouvé seul sur le site. À proximité du camp, des conflits entre Cambodgiens ont commencé à éclater. Le soir, nous pouvions voir des balles traçantes fuser dans la nuit. Nous disposions de lunettes infrarouges pour en distinguer les traits de

lumière déchirant l'obscurité. Comme nous n'avions pas de gilets pare-balles, mais seulement des gilets pare-éclats, qui nous protégeaient seulement des éclats de mines anti-personnelles, nous étions terrifiés par ces balles traçantes. Nous savions, avec certitude, que nos casques ne nous protégeaient pas correctement. Nous étions, ainsi, vulnérables et proches des combats ; je n'étais pas préparé à cela et j'avais très peur. Une fois, nous sommes partis patrouiller en pleine forêt et nous avons été terrifiés par un bruit. Notre capitaine nous ordonna d'armer nos fusils (nous portions des Famas) car, dans l'éventualité de présences rebelles, nous devions être prêts à tirer. Heureusement, rien n'est sorti de la forêt, mais ce fut un moment de peur intense pour moi.

Ensuite, nous vîmes des fermiers qui nous expliquèrent qu'ils étaient obligés de payer les Khmers rouges pour pouvoir travailler dans la forêt, car ces derniers s'étaient appropriés les lieux. On voyait des enfants affamés qui venaient lorsque nous jetions nos déchets et qui essayaient d'en récupérer dans des décharges publiques. En raison de la température tropicale, en tant que militaires, nous n'avions pas le droit de leur donner nos

restes. Nous avions ordre de brûler nos pou-belles et autres aliments périssables pour éviter la décomposition. Eu égard au drapeau français sous lequel je servais et de mon passé, je me demandais à quoi je servais, j'avais mal pour ces enfants, ces familles. Je voulais faire quelque chose pour eux. Un soir, une famille est arrivée au poste de garde, avec un enfant blessé lors d'un accident. Notre interprète militaire, un Cambodgien d'origine française, nous expliqua qu'il avait eu un accident de scooter. Comme nous n'avions pas le droit d'aller dans les hôpitaux cambodgiens, le médecin militaire de notre campement est intervenu. Plus tard, en passant devant l'infirmerie, j'ai entendu la famille crier au désespoir : leur fils était malheureusement mort entre nos mains. Les cris de la famille m'ont glacé le sang. J'ai vu le corps mort de l'enfant transporté sur un tuk-tuk. Son corps n'était pas caché, je voyais ses bras qui pendouillaient. Cela a fini de me briser psychologiquement. Nous avons ramené chez eux la famille et leur enfant défunt car j'étais dans la patrouille d'escorte.

Le décès de cet enfant me provoqua un tel stress que ma blessure à la bouche s'ouvrit à nouveau. Cette lésion, que je m'étais faite avant de partir, qui me lançait mais dont je

ne parlais pas, me paralysa de douleur. Je ne pouvais plus parler. Tous les maux que je ne pouvais formuler s'exprimèrent alors dans cette mâchoire blessée. Une nouvelle fois, on se demanda que faire de moi. Le rapatriement semblait s'imposer. Pour chaque mission de l'ONU, il y avait un pays responsable des rapatriements. Dans le cadre de la nôtre, il s'agissait de l'Allemagne.

Mon capitaine me conduisit donc à Sihanoukville où se trouvaient les troupes allemandes en charge des rapatriements. Il me laissa seul à l'hôpital central avec eux. En attendant le médecin, je ne pouvais détacher mes yeux des photos qui recouvraient les murs, représentant des enfants mutilés par des mines anti-personnelles. On me mit, finalement, dans la bouche quatre fils de fer accrochés aux dents par des élastiques, pour que ma mâchoire se repose. Comme je ne parlais ni l'allemand ni l'anglais, j'étais incapable de comprendre ce qu'on me faisait. À mon retour au camp, le capitaine donna l'ordre de me rapatrier. On me renvoya immédiatement à l'hôpital central où je suis resté cinq jours. Là, je partageai chambre d'une Cambodgienne blessée dont les cris nocturnes me réveillaient.

Je fus ensuite rapatrié en avion par l'armée de l'air. Le voyage du retour dura trois jours car l'avion fit de nombreuses escales. Pendant ce long moment de vol, j'ai encore ruminé le sentiment de l'échec et de la honte ; ainsi que le décès de cet enfant, l'hôpital, cette chambre pleine de gémissements, le rapatriement. Et, encore et toujours, le décès de cet enfant qui devait me marquer à vie. J'atterris, enfin, sur la base aérienne de Villacoublay. Une ambulance de l'hôpital militaire de Begin vint me chercher. Dès mon arrivée, au milieu de la nuit, le dentiste me dit : « Mais, qu'est-ce que vous faites là ?! » Il n'avait pas été prévenu de mon rapatriement. Comme nous étions en pleine nuit, on m'invita à attendre le lendemain matin. Je partageai, alors, une chambre avec un militaire, blessé par une mine anti-personnelle. Il avait une jambe coupée. C'est là que je fis la rencontre d'une association qui m'a beaucoup aidé.

L'association Solidarité Défense avait été précisément créée pour soutenir les militaires blessés et les aider à se reconstruire. C'est ainsi que je rencontrai M^{me} L., la femme de mon chef d'état-major, qui en était membre et qui visitait les hôpitaux militaires pour s'occuper des soldats rapatriés.

Entre-temps, le service dentaire de l'hôpital militaire s'était occupé de moi. Ils firent des radios et virent les fils de fers dans ma bouche, qu'ils enlevèrent à l'aide d'une pince coupante. Ensuite, ils me dirent que j'étais apte au travail et devais rentrer au régiment. Je retournai donc dans ma caserne, en France, avec l'impression d'être une Renault 5 qu'on retapait à la va-vite. Ils voulurent me renvoyer au Cambodge, mais mon régiment m'avait déjà remplacé là-bas, cela fut donc impossible. Mon service militaire couvrit finalement une période de douze mois, rallongée à dix-huit mois. Mais, comme ma mission au Cambodge fut interrompue suite à mon rapatriement, l'armée me renvoya à la vie civile. Pour autant, comme j'étais encore engagé sous les drapeaux, je ne pus sortir qu'en gardant mon statut de soldat.

Ils m'accordèrent donc une permission et je devais aller chez mon père adoptif. À cette idée, j'ai craqué et fait une dépression violente. En effet, je voyais des images de mon père adoptif qui me frappait. Je revivais, en outre, la mort de cet enfant au Cambodge. Je voyais, ainsi, les images et les impressions mêlées des traumatismes qui avaient jalonné ma vie. Par peur de me

suicider, j'ai demandé un internement en psychiatrie à l'hôpital militaire de Lyon. Je faisais des crises d'angoisse, je parlais du Cambodge, de ce que j'avais vécu et vu, en boucle. Je parlais également des violences de mon enfance. J'étais complètement perdu et affolé. J'ai passé environ trois mois, le temps de finir mon service long, à l'hôpital militaire de Desgenettes. Pour me calmer, on m'administra un traitement médicamenteux assez lourd, ce qui eut pour seul effet de m'assommer. Au bout d'un certain temps, je fus autorisé à quitter l'hôpital pour une journée. Mais, en sortant, je tombai au sol, entièrement paralysé du fait de la confusion et de l'apathie que me causaient les médicaments. Heureusement, un militaire me vit et put prévenir le poste de garde de l'hôpital. De retour en psychiatrie, en chaise roulante, on me fit une piqûre pour que mes membres reviennent à la normale. À partir de là, je fus définitivement réformé pour troubles psychiatriques ; le syndrome post-traumatique n'étant pas encore reconnu.

Je pus finalement sortir de l'hôpital et chercher des solutions. Ainsi, j'ai commencé à retravailler un petit peu dans les espaces publics en contrat solidarité via une associa-

tion. Parallèlement, j'ai rencontré un ancien légionnaire qui me guida vers une autre association : la Fédération nationale des anciens des missions extérieures. C'est elle qui m'aida à monter le dossier pour mon titre de reconnaissance de la Nation et qui me permit d'obtenir les différentes médailles auxquelles j'avais droit : la médaille des Nations unies, avec l'agrafe « Cambodge », la médaille d'outre-mer avec l'agrafe vermeille « Cambodge », la médaille de la Défense nationale et la médaille du titre de reconnaissance de la Nation. Ce statut me permit d'être soutenu en cas de problèmes financiers et d'intégrer les écoles de rééducation professionnelle de l'Office national des anciens combattants. Je pouvais enfin devenir autonome grâce à mon travail.

C'est à cette période que j'ai pu récupérer mon dossier de la DASS et retrouver l'adresse de mon père biologique. Je suis allé chez lui, à Rennes, et nous avons commencé à parler, mais cela s'est très mal passé. L'entretien a, en effet, duré cinq minutes. Je lui ai demandé pourquoi ma mère m'avait abandonné. Il m'a répondu qu'elle était « une pute » et j'ai immédiatement quitté la pièce. Cela m'a fait terriblement mal qu'il parle de ma mère en

ces termes, mais, ce qui fut le plus douloureux, ce fut la confrontation à des racines aussi misérables. Je n'ai jamais su si ma mère était réellement une prostituée ou s'il exprimait de la haine à son égard. Quoiqu'il en soit, c'est la seule fois de ma vie où j'ai revu mon père.

La Relève

À mon retour à la vie civile, je fus suivi par une assistante sociale de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre. Elle m'a convaincu de demander le statut de personne handicapée. C'était la seule possibilité pour moi d'accéder à une formation.

Cette fois-ci, j'ai accepté sans honte car le point sensible, pour moi, dans ce statut, était le fait de toucher de l'argent sans travailler. Or, là, on me proposait une formation. Dès lors, je n'éprouvais plus aucune honte à être reconnu comme une personne handicapée.

Elle m'a proposé une formation de rééducation professionnelle à Oissel en Normandie. Je partis donc vivre dans ce village isolé à côté de Rouen où j'ai intégré un centre de rééducation professionnelle. Le but de ces centres est de donner aux personnes en situation de handicap les moyens de s'insérer dans la société. Pendant six mois, je devais suivre une remise à niveau afin de passer un CAP paysagiste. À mon arrivée, mon état psychologique et mon niveau me freinaient. J'étais incapable de suivre les cours. C'était un niveau CAP et, à cette époque, je ne dépassais pas le niveau primaire. Je n'ai pas réussi la remise à niveau. Je me suis, alors, retrouvé exactement dans la position où je ne voulais pas être : toucher l'allocation handicapé sans travailler. Néanmoins, cela m'a permis de pouvoir trouver un logement à Rouen et chercher à m'occuper et à me rendre utile.

C'est pourquoi je me suis tourné vers le monde associatif. Là, j'ai découvert le FLAG, le football américain sans contact, un sport dérivé du football américain et canadien où les plaquages sont remplacés par l'arrachage de bandes de tissus accrochées à la ceinture des joueurs. J'ai rejoint l'association, comme joueur et membre du bureau. J'y ai rencontré

un ami qui m'a fait intégrer la commission handicap du comité régional pour travailler sur des manifestations sportives. Dans ce cadre, nous avons organisé des rassemblements au sein des écoles primaires pour que des enfants pratiquent du sport avec des personnes handicapées. Nous avons, aussi, organisé un grand rassemblement de différents clubs de sports pour exposer leurs disciplines. Bénévole sur ces événements, j'aidais à monter les infrastructures, je rencontrais les clubs, je gérais avec eux toute la partie organisationnelle (emploi du temps, présentation des locaux, etc.). J'accueillais, également, les enfants et, en amont, je participais à monter le projet autour de la table. Je m'impliquais, en outre, à l'église, où j'étais servant de messe tous les dimanches.

Parallèlement, en écoutant Jacques Chirac lors de l'élection de 1995, je fus séduit par ses idées et je décidai de lui apporter mon soutien. Je m'engageai alors politiquement en devenant militant pour le RPR. J'y allais pendant les élections (régionales, municipales et nationales). Je participais aux réunions hebdomadaires, je collais des affiches et assistais aux *meetings*. Je distribuais aussi des tracts aux Français et prenais part aux discussions.

Après quelque temps, j'ai été élu au niveau départemental, en interne, dans le parti. Pour moi, c'était une réelle reconnaissance parce qu'on me donnait une place et des responsabilités. Le fait d'être élu, c'est-à-dire, pour une fois, « choisi », me fit beaucoup de bien. On m'accordait, enfin, du crédit, de la confiance. Je participais aux réunions sur les directives du parti, aux votes des élus. Je signalais aux adhérents que j'étais le seul impliqué dans de nombreuses associations locales et soutenais l'importance de participer à la vie associative. Il faut savoir que, dans le monde associatif, je ne fréquentais que des gens de gauche, j'étais, effectivement, le seul à être de droite. Quand je m'attardais sur ce point lors des réunions au RPR, personne ne me prenait au sérieux, mais il restait primordial, pour moi, de défendre l'importance de s'impliquer dans les associations locales. J'ai, par la suite, arrêté de m'impliquer en politique, car je trouvais que, trop souvent, l'intérêt individuel passait avant toute autre chose, en totale déconnexion avec les réalités du terrain.

Avoir la MDPH, l'allocation handicapé, me faisait honte et je voulais vraiment avoir la vie la plus « normale » possible. À partir de

16h, et jusqu'à 18h, j'entraînais les enfants au FLAG. Cela se passait très bien et ceux-ci m'aimaient beaucoup. C'étaient des jeunes assez durs, « à problèmes », et j'ai dû être strict dès le début. Mais, grâce à mon vécu, j'avais une façon de les aborder qui faisait qu'ils se sentaient bien avec moi. Lorsque j'ai arrêté, ils ont pleuré et cela m'a beaucoup touché.

En rejoignant le comité régional des activités sportives, j'ai pu avoir plus de responsabilités et travailler avec des élus sur les croisements possibles entre le sport valide et le paraport, en organisant, notamment, de grands rassemblements sportifs entre personnes handicapées et valides. Les manifestations sportives s'étendaient sur une semaine ou, parfois, deux. Il fallait, dès lors, créer un planning, trouver des écoles pour les faire participer, rassembler différents acteurs et intervenants. Je supervisais l'organisation d'événements sportifs réunissant les différents acteurs de la commune. J'ai, notamment, encadré une grosse manifestation en Seine-Maritime d'une semaine, où je devais remplir un planning d'ateliers.

Toutes ces activités associatives, religieuses et politiques étaient bénévoles. Mon revenu

principal provenait de mon allocation, mais mes journées étaient remplies d'activités. Cela contribuait à mon équilibre psychologique et donnait du sens à ma vie. Pour la première fois, je me sentais libre. Je n'avais plus de tuteurs ni d'institutions au-dessus de moi. Et, c'est dans cette liberté que j'ai été le plus constructif dans ma vie. C'est durant cette période que je bâtis les bases de ma vie : les associations, le sport et la religion.

C'est également à cette époque que j'ai commencé la course à pied. Je me suis, alors, mis au défi de faire un semi-marathon. Je m'entraînais un jour sur deux, pendant une heure trente, sur le quai de Rouen pour adapter mon corps. Le jour venu, je parvins à terminer le semi-marathon, en une heure quarante-cinq, ce qui constitue un bon score. C'était la première fois que je faisais un semi-marathon complet. Pour moi, c'était très important car la course à pied est difficile en raison de mon état de santé. J'étais particulièrement fier de moi. Les bénévoles de la course m'ont encouragé à approfondir la pratique de la course à pied et à rejoindre un club. Ils m'ont valorisé en soulignant le fait que j'avais réalisé un bon score et ça m'a motivé. Cela devint le début

d'une passion qui ne m'a plus jamais quitté. Le sport intensif est entré dans ma vie, à Rouen, et je n'ai pas cessé pendant les vingt-cinq ans qui ont suivi. J'ai intégré un club de marathoniens avec lequel nous faisons des sessions de fractionné et de la course à pied de loisir le dimanche. Le fractionné est une méthode d'entraînement qui correspond à alterner les phases de courses à allure (très) rapide puis lente durant la session de travail. C'est une façon de s'entraîner qui permet de progresser en *running*. Cette pratique sportive me permet de mieux vivre ma maladie, tant physiquement que mentalement.

Mais, je me remémorais constamment la mort de cet enfant au Cambodge et mon sentiment d'impuissance d'alors... Cela me poussa à vouloir me former pour être capable de secourir les autres, en suivant une formation de secouriste. J'ai donc passé le brevet puis le perfectionnement. J'ai appris, dès lors, à utiliser du matériel type brancardage, bandage et masque à oxygène. J'obtins, ainsi, mon brevet de secouriste et je me perfectionnai en m'impliquant, encore une fois, dans le milieu associatif. Il m'arrivait, aussi, d'aller régulièrement chez les scouts lors de différents séjours. Je gardais des liens forts

avec eux, et les considérais comme une famille de cœur. Ils m'avaient, en effet, aidé pendant les coups durs et ont structuré ma personnalité.

C'est grâce à toutes ces activités en association que j'ai finalement pu obtenir mon diplôme d'animateur sportif. Le BAPAAT (Brevet d'Aptitude Professionnelle d'Assistant Animateur Technicien de la jeunesse et des sports) est le premier niveau de qualification professionnelle. Un assistant animateur est censé agir en permanence sous le contrôle d'un supérieur. Cela ne fut pas facile avec mon retard scolaire mais je réussis en étant opiniâtre. Par chance également, l'examen put être adapté pour moi car c'était un nouveau diplôme et les centres de formations disposaient d'une certaine flexibilité. J'ai travaillé dur pour obtenir cette reconnaissance, et je suis très fier, aujourd'hui encore, d'être animateur sportif.

La mairie de Rouen, pour laquelle je travaillais, me donna un poste dans une école primaire classée Z.E.P, zone d'éducation prioritaire. Certains enfants étaient difficiles, néanmoins, je les ai bien gérés et ils étaient heureux de participer à mes ateliers. J'ai retrouvé les compétences que j'avais dévelop-

pées en tant que bénévole dans les écoles.

N'ayant pas de famille, j'ai surinvesti le monde associatif comme un chemin pour m'en sortir et remplir ma vie. Grâce à mes engagements, j'ai gagné un prix en tant qu'acteur du monde associatif et en tant que personne handicapée qui se bat pour s'en sortir. C'était dans le cadre d'une association « Débarquement jeunes » qui mettait en avant des personnes en difficulté par le biais de prix. Je suis même passé dans le journal local ! C'était énorme pour moi ! J'étais fier car j'ai eu le sentiment que mon combat n'était pas vain. J'ai eu la médaille d'argent et de bronze à ce concours pour mes services en tant qu'animateur périscolaire et bénévole.

À vingt-quatre ans, le monde associatif m'offrait, enfin, la stabilité que j'avais toujours recherchée.

C'est à cette période que j'ai commencé à travailler sur l'idée de mon premier livre, pour témoigner de ma vie.

La Ligne d'arrivée

Par-dessus tout, je voulais être « normal », avoir un métier « normal ». Je continuais à tirer ma force de cette douleur, ce désir d'être comme tout le monde et de ne pas être étiqueté « handicapé incapable ».

J'ai quitté Rouen en 2014 car j'ai eu une opportunité professionnelle à la Française des jeux. On m'a proposé un CDD de neuf mois, au service courrier, à Paris. Là-bas, j'ai eu du mal à trouver un logement et mon arrivée ne fut pas facile. Mais, ce travail était important pour moi, notamment car la loterie nationale est une création des « Gueules cassées », as-

sociation dont je fais partie depuis ma blessure due au râtelier d'armes.

Malgré des nuits vraiment difficiles, du fait de problèmes d'incontinence liés à ma maladie, j'arrivais à respecter mes horaires. Mais mon quotidien restait complètement dépendant des aléas de ma santé. Mon travail consistait à ouvrir les lettres reçues puis à les classer en fonction du contenu pour les relayer vers le service concerné. Nous recevions beaucoup de courrier, souvent venant de gens qui étaient très énervés d'avoir perdu et voulaient porter plainte contre la Française des Jeux. Un autre aspect de mon travail consistait à envoyer les nouveaux tickets à gratter aux revendeurs. Nous étions deux sur le poste, et nous travaillions de 8h30 à 17h ; les temps de pause étaient régulés. Pour moi, c'était éprouvant de respecter des horaires fixes car ma maladie m'imposait de réguliers passages aux toilettes et des phases de douleurs, de fatigue et de gêne intense.

Le DRH s'est demandé si j'étais capable de rester au service courrier ou si un aménagement était nécessaire du fait de mon handicap. Mais, cela ne put jamais se concrétiser car le responsable du secteur handicap était

décédé seulement un an auparavant et n'avait pas été remplacé. De ce fait, je n'ai pu bénéficier d'aucun aménagements particuliers ni poste adapté. J'ai persévéré, néanmoins, durant les neuf mois du CDD et, à côté, je continuais à pratiquer le sport. En somme, j'étais fier d'avoir un salaire et d'être « normal » et de ne plus dépendre uniquement des allocations.

À la suite de ce non-renouvellement, j'ai décidé de rester à Paris car je voulais aller de l'avant. Pour moi, c'était la ville où trouver du travail. Un retour à Rouen, car je n'avais pas réussi à trouver un travail stable, aurait été synonyme d'échec. En outre, en 2015, à la fin de ce CDD, j'ai décidé d'être suivi par un psychiatre pour trouver ma place dans la société. Malheureusement, les médecins que j'ai pu consulter ne sont pas parvenus à m'aider dans mon orientation et ma volonté de trouver ma place en société en tant que mi-valide mi-handicapé. Je ne voulais pas travailler en ESAT, je voulais une vie « normale », en ne l'étant pas, pour continuer le combat de Sophie.

Je suis, une nouvelle fois, parti en quête du milieu associatif pour mieux comprendre

ma maladie et m'intégrer à la société. Je me suis rapproché, dès lors, d'une association rassemblant des malades et soignants de la maladie de Hirschsprung. J'y ai trouvé des conseils vis-à-vis de cette dernière. Ils m'ont appris que les symptômes de la maladie, que j'éprouvais, n'étaient pas « normaux », notamment l'ensemble des troubles chroniques (mal de ventre, diarrhée, occlusion intestinale, faiblesses, etc.) dont je souffrais depuis l'enfance. J'ai, en effet, eu toutes sortes d'effets secondaires vis-à-vis de la maladie et des opérations multiples que j'ai subies ainsi que de nombreuses semaines en convalescence. Mon corps était épuisé et douloureux. J'ai passé des examens, des contre-examens pour savoir pourquoi j'avais encore tous ces symptômes, mais personne ne comprenait. Je continuais, néanmoins, les marathons et m'étais donné comme défi de courir le Mont Ventoux, où passe le Tour de France. J'ai toujours eu besoin de me donner de grands défis pour dire que j'existe, c'est un leitmotiv chez moi.

Durant cette période, je dormais chez des gens qui me louaient une chambre à vingt minutes de la FDJ, puis, j'ai trouvé une location dans une chambre d'une famille chrétienne.

Ils m'ont accueilli pendant plusieurs mois mais, en raison de travaux qu'ils devaient faire, ils m'ont demandé de partir et m'ont aidé à trouver un logement dans le XVI^e arrondissement. Il s'agissait d'une chambre de bonne. Je payais alors un loyer très élevé, sans aucun contrat de location. Il y avait des travaux dans l'immeuble, c'était insalubre, plein de poussière, et bruyant.

Entre temps, par le biais d'une association catholique dont je faisais partie, on m'a proposé de devenir gardien d'un château dans l'Essonne. Le travail consistait en la réalisation de petits travaux de paysagiste et offrait la possibilité de vivre sur les lieux. C'est ainsi que je me retrouvai isolé, au fin fond de l'Essonne. Les propriétaires ne venaient pas souvent et la solitude n'était pas facile pour moi. Parfois, quand il y avait des invités, lors de leurs rares visites, je m'occupais du service en plus de l'entretien du jardin. En parallèle, je nourrissais ma passion pour la course à pied. Ainsi, je travaillais le matin au château et, le soir, je partais pour Paris pour courir avec Adidas Runners Paris, l'association avec laquelle je m'entraînais pour les marathons. Je pouvais me rendre à Paris via le RER C mais il y avait tout le temps

des travaux sur la ligne. Ceux-ci me faisaient arriver en retard aux rassemblements pour courir et, le soir, il fallait que je gère pour pouvoir rentrer et pas me retrouver à devoir dormir à Paris.

Il s'agissait de course urbaine, nous courions dans la ville, pour des quartiers. Chaque équipe de coureurs était affiliée à un quartier spécifique de Paris, et on organisait des compétitions entre les quartiers. Moi, je représentais le quartier Bir Hakeim. Cette pratique me permit de développer la course à pied. J'avais un corps faible et malade et il fallut des années pour qu'il s'adapte. Au début, je tombais souvent car, en raison de ma maladie, je ne mangeais pas ni ne buvais avant de courir. Mes amis me disaient d'arrêter mais j'ai toujours refusé. Je prenais cela comme un nouveau défi que je devais relever. Avec Adidas Runners, les entraînements sont réglés selon un petit rituel : on se retrouve le soir, on court, puis on boit un petit verre ensemble. Ces moments étaient extrêmement importants pour moi car j'avais besoin d'être entouré et de ne pas avoir à expliquer mes problèmes de santé, ce qui constitue toujours une angoisse pour moi. Longtemps, je les ai cachés aux autres par peur du rejet et du

jugement, particulièrement lorsque j'allais courir, ou m'entraîner, avec des associations sportives. C'est grâce à Adidas Runners que j'ai pu, par la suite, participer au marathon de Paris.

Un jour, alors que j'étais au château avec un des enfants des propriétaires, j'ai fait une hémorragie intestinale. On m'a immédiatement placé à l'hôpital Bicêtre. J'ai été transfusé, il a fallu trois poches de sang car j'étais à 6 d'hémoglobine, ce qui est très peu. Les médecins ne comprenaient pas cette hémorragie spontanée et ne savaient pas d'où cela venait. Puis celle-ci s'est arrêtée d'un seul coup, sans explication. Cet événement m'a particulièrement inquiété, car, loin de Paris, je redoutais de faire de nouvelles hémorragies. J'ai donc fini par contacter une assistante sociale d'une association d'anciens combattants et faire une demande de logement social à Paris. Les propriétaires du château, qui s'inquiétaient également, ont appuyé ma demande de logement, mais, bien que l'assistante sociale affirmât que tout allait bien se passer, rien n'avancait.

Je rompis mon contrat avec les propriétaires car je ne voulais pas les mettre en porte à faux à cause de mes problèmes de santé. Si

je faisais une hémorragie et qu'il n'y avait personne d'autre que moi dans le château, je pouvais potentiellement mourir. Il m'était impossible de leur faire assumer cela. Ils m'ont permis de garder un petit logement le temps que je trouve quelque chose à Paris, mais j'ai fait une dépression nerveuse. J'ai quitté le château et je suis allé voir l'assistante sociale des anciens combattants afin d'obtenir de l'aide. Voyant son impuissance, je suis allé moi-même à la mairie de Paris demander un logement social. J'ai directement obtenu un numéro de dossier ; cela m'assurait d'être sur la liste d'attente bien que cela puisse prendre des années avant que l'on m'en attribue un.

C'est ainsi que je suis devenu SDF, sans domicile fixe. Au début, j'utilisais mes maigres économies pour dormir en auberge de jeunesse. Mais, un soir, je me suis retrouvé sans toit. J'étais dans un parc, près de la place de la République. J'ai été terrifié par les personnes alcoolisées errant la nuit tant et si bien que j'ai finalement marché jusqu'au petit matin plutôt que de tenter de dormir sur un banc. Cela fut très dur car je m'étais toujours battu pour ne pas me retrouver « à la rue » et, pourtant, cela arrivait.

Pendant plusieurs mois, par le biais d'amis, heureusement, j'ai pu dormir ici et là. C'était humiliant d'aller au-devant de mes connaissances pour demander de l'aide. Cela m'a blessé dans mon orgueil et ma dignité. Certes, j'avais un peu d'argent grâce à mon allocation, c'est pourquoi je voulais leur payer mon hébergement, mais ils refusaient. Ils me conseillaient de retourner à Rouen, la vie étant moins chère là-bas, mais je tenais vraiment à trouver un travail à Paris. Mon expérience de Rouen restait, à mes yeux, un échec et, de plus, à Paris, je bénéficiais enfin d'un suivi médical. Et puis, un miracle arriva.

Un ami, qui faisait partie d'une association qui accueille des gens ayant traversé des périodes de grande précarité et en suivi social, m'a contacté pour me proposer un logement à Paris en colocation solidaire avec l'APA. L'Association pour l'Amitié est une association de colocation solidaire où des personnes en réinsertion, ayant connu une précarité extrême, vivent avec de jeunes actifs volontaires. C'est une association catholique basée à Paris, qui existe aussi en province sous le nom de Lazare. Les colocations sont non-mixtes. En général, six à dix personnes

vivent ensemble, en essayant de composer avec les fragilités de chacun.

Les personnes issues de la rue sont appelées « les accueillis » et les jeunes actifs « les volontaires ». Ils partagent, ainsi, leur quotidien. J'ai vécu environ un an et demi à l'APA. Au début, c'était dur pour moi de trouver ma place. Je me sentais « décalé » de vivre avec des anciens de la rue car je n'avais jamais vraiment « été à la rue », et je n'étais pas, non plus, un jeune actif. Dans la colocation, nous étions dix, six « accueillis » et quatre « volontaires », des jeunes entre vingt et trente-cinq ans choisissant de vivre avec nous, pour nous sortir de l'isolement.

Durant cette période à l'APA, j'ai dû, une nouvelle fois, faire face à la mort. C'était un vieux monsieur avec qui j'étais devenu ami et que, parfois, j'essayais de soutenir. Il s'appelait Gilbert. C'était un homme assez âgé, peut-être soixante-dix ans, très calme, pensif, et qui savait rester diplomate quand il y avait des conflits à la colocation, ou quand il y avait des crises de nerfs. Il y avait notamment un ancien de la rue qui insultait tout le monde et avait une attitude dominante. Il avait du mépris pour les autres accueillis et

cela était très dur à encaisser. Avec Gilbert, j'avais un confident, un ami. Il m'écoutait et je faisais de même, bien qu'il ne parlât pas beaucoup. C'était mon allié. Mais un jour, sa santé a commencé à se dégrader. Il avait un cancer mais ne nous avait rien dit. Peu à peu, il se mit à perdre le contrôle de son corps. Un jour, il lui arriva de s'uriner dessus alors que nous étions à table. Sa situation me renvoyait à ma propre maladie et les problématiques qui y sont liées : la honte, le fait d'être impuissant face à un corps qui s'effondre sans crier gare.

L'ancien de la rue faisait de plus en plus de crises de nerfs face à cette situation, la trouvant inadmissible. Dès lors, j'accumulais beaucoup de stress et, finalement, Gilbert partit à l'hôpital puis en maison de repos. Là, je n'ai pu lui rendre visite, c'était trop difficile pour moi. C'est seulement quand il est mort que je suis retourné le voir : j'ai veillé son corps. Nous avons fait une messe pour lui durant laquelle j'étais servant. Je dois avouer que j'ai eu du mal à servir car je pleurais toutes les larmes de mon corps. On a accompagné son cercueil en chantant, puis il a été enterré dans un tombeau spécial de l'APA, dédié aux gens qui ont connu la

précarité et la rue. Sa mort m'a littéralement terrassé. Cela m'a fait énormément de peine de voir une personne que j'aimais beaucoup mourir. En outre, je ne comprenais pas pourquoi, moi, avec ma maladie, je continuais à vivre. J'avais l'impression d'être un survivant. Et si parfois je m'en sens fier, parfois, je m'en sens coupable...

C'est alors que je vivais à l'APA que mon syndrome post-traumatique lié à la guerre du Cambodge fut enfin reconnu. Cela aura pris vingt-quatre ans ! Cette reconnaissance me permit d'avoir une petite allocation en plus, en tant que traumatisé de guerre. C'était vraiment important d'avoir cette reconnaissance car cela a réhabilité toute une partie de ma vie en tant que militaire. Je vivais dans la honte le fait d'avoir été « réformé psychiatrique ». Désormais, mon statut de « psychopathe » devenait celui de « traumatisé de guerre » ; on reconnaissait, enfin, ma souffrance.

En France, le syndrome de stress post-traumatique n'a vraiment commencé à être reconnu qu'après la guerre en Afghanistan. C'est à cette époque que j'ai commencé à taper aux portes des hôpitaux militaires, à ren-

contrer des psychiatres. J'expliquais les cauchemars, les idées noires que j'avais en rapport avec le petit du Cambodge. Personne ne me soutenait, et il a fallu attendre 2017 pour qu'un psychiatre reconnaisse, finalement, mon trouble.

La fin de mon séjour à l'APA, en 2019, fut assez mouvementée. En juillet, je fus diagnostiqué d'une inflammation importante du rectum. Celle-ci ne me faisait pas particulièrement souffrir, car je suis habitué à souffrir tout le temps, mais, selon les médecins, elle nécessitait une opération. Il s'agissait, initialement, d'une réparation sphinctérienne, c'est-à-dire que les médecins devaient « resserrer » mon rectum. Mais, sans m'en informer, les chirurgiens ont procédé à son ablation. L'opération fut horrible, j'ai souffert d'étouffement en post-opératoire et j'ai dû être intubé.

Lorsque je quittais l'APA, en septembre, je souffrais d'incontinence dès que je m'allongeais, c'est pourquoi, je devais dormir avec des couches. C'est à cette époque que le monde fit face à la pandémie de la Covid19. Le confinement, qui s'en suivit, fut très dur pour moi. En effet, je ne comprenais pas exactement pourquoi j'étais à ce point incontinent

– aussi, étais-je terrifié car je risquais de devoir aller aux urgences à tout moment. Or, à cette époque, les hôpitaux étaient saturés. Heureusement, je n'étais pas complètement isolé. En tant que personne handicapée, je pouvais aller rendre visite à mes anciens colocataires. Cela m'a permis de continuer à me sociabiliser, même pour de courtes périodes.

Puis, c'est en allant voir un médecin et en faisant des analyses que j'ai découvert qu'on m'avait fait une ablation du rectum sans même m'en avertir ! Cela avait été, apparemment, écrit dans le rapport d'opération mais personne n'avait pris le temps de me l'expliquer ni de m'informer sur les conséquences que cela allait avoir sur ma vie. Lorsque j'exposais cela à mon médecin traitant, elle était abasourdie. À la suite de cette découverte, j'ai engagé une procédure de plainte à l'encontre des médecins qui ont pratiqué cette opération. Je suis, aujourd'hui encore, en procédure judiciaire avec eux.

Plus récemment, en septembre 2021, j'ai été victime d'une autre erreur médicale. Lors d'une fibroscopie, un examen permettant d'explorer les voies digestives, un médecin a cassé un ustensile. J'ai, alors, été placé en liste d'attente pour subir une opération suite

à cette bévue. Ces mauvaises expériences ont brisé ma confiance envers le corps médical et, comme Sophie, il y a de cela plusieurs décennies, j'ai décidé de cesser tout suivi médical. À ce jour, je souffre toujours d'incontinence et d'hémorragies intermittentes de l'estomac, qui restent un mystère pour la médecine.

Peu à peu, je réalise que, toute ma vie, je me suis moi-même placé dans des situations de *burn out* ou dans des contextes qui dépassaient mes capacités, étant, parfois, dans le déni de mes limites mentales et physiques. Mais j'ai été élevé, depuis l'enfance, dans cette idée que je devais dépasser le handicap, me lancer des défis, me transcender pour avoir le droit d'exister.

C'est à la fois un moteur très puissant mais également quelque chose qui m'a, souvent, mis dans des situations difficiles.

Pour moi, s'accepter signifie « vivre avec sa souffrance », savoir comment vivre avec et aussi la faire reconnaître. Être reconnu est essentiel car nous sommes des êtres sociaux ; nous ne pouvons pas nous dissocier complètement de la reconnaissance. Avec ce que je vis, souffrant d'une maladie non-comprise et non visible, je dois sans cesse composer avec

le fait de ne pas être vu dans ce que je vis. Mais je crois qu'il faut quand même aller de l'avant et s'éprouver, même si, parfois, en voulant se dépasser on se brûle un peu les ailes. À dix-huit ans, j'aurais pu décider d'aller en ESAT, d'être reconnu handicapé et avoir une vie moins mouvementée, mais ce n'était pas mon idée. Moi, je voulais me dépasser et je le veux toujours.

Le Podium

Mon engagement associatif occupe toutes mes journées. Les associations me permettent de ne pas rester tout seul.

Grâce à l'association Saint-Vincent-de-Paul, après avoir quitté l'APA, j'ai finalement pu obtenir un studio de 15 m². Aujourd'hui, ma vie est toujours remplie par les activités associatives. Je continue à aller régulièrement à l'APA. Le vendredi soir, je participe aux repas collectifs. Je fais aussi des ateliers théâtres et j'ai intégré la commission formation de l'APA au sein de laquelle je mets en place des thèmes de formations pour les colocataires, afin qu'ils vivent mieux ensemble.

Je fais également partie d'une commission sur la diversité et de CITIL, une association soutenue par des personnes valides et des blessés de guerre, qui vise à aider la reconstruction des militaires blessés souffrant de syndrome post-traumatique.

J'ai, en outre, récemment intégré les SEALs team, une association qui aide les militaires blessés à se reconstruire par le sport et le dépassement de soi. Avec eux, j'ai fait des *bootcamps* de survie. Pendant 36 heures, on travaille la cohésion et le dépassement de soi, on fait du sport intensif et des parcours du combattant. Au départ, ils nous retirent montre et portable, puis nous marchons de nuit, nous traversons des lacs et devons rechercher notre propre nourriture, avec la seule aide d'une carte. Pendant ces trente-six heures, on ne dort pas, on se dépasse, on se prépare pour l'inconnu...

Je participe aussi à l'association Solidarité – Défense qui envoie, chaque année, des colis de Noël pour les militaires qui sont en théâtre d'opération extérieure, c'est-à-dire en mission à l'étranger, et qui interviennent comme « sentinelles » dans les rues. J'envisage, à cet égard, de commencer à visiter les

blessés dans les hôpitaux, comme on avait fait pour moi.

Par engagement patriotique et aussi comme ancien militaire, je suis porte-drapeau du comité régional de l'Île-de-France, dans le cadre de la commission Civisme et Mémoire. Je fais également partie de la commission « Sport ensemble », qui consiste à faire des activités sportives entre jeunes enfants, personnes handicapées et valides. De plus, je suis membre de l'association Capsaaa, une association de sensibilisation au handicap par le sport, fondé par le champion paralympique de rugby-fauteuil Ryadh Sallem.

Mais, surtout, depuis 2012, j'organise ma vie autour de la course à pied. Je cours le mardi, le mercredi et le jeudi. Dix à douze kilomètres, toujours avec le groupe Adidas Runners Paris. Le dimanche, je fais des semi-marathons de vingt et un kilomètres. Je fais à peu près 170 km par mois, et à cela s'ajoutent deux marathons par an de quarante-deux kilomètres pour environ 1200 km de course à pied par an, soit 200 km de plus que toute la longueur de la France.

Une fois par an, je fais le marathon de Paris. La semaine qui précède, je suis bénévole et

je récupère les dossards et les distribue sur le stand. J'en profite pour prendre le mien puis, le dimanche matin, nous avons rendez-vous sur les Champs-Élysée. J'intègre le sas qui vise les 4h – 4h30 de course.

Au marathon de Paris, nous sommes environ 55 000 participants. J'aime le fait qu'on soit très nombreux. Je ressens la joie des gens et la fierté des arrivants, les *finishers*. J'en suis d'autant plus fier qu'avec mon état de santé, la difficulté est décuplée. Chaque année, environ 3 000 participants abandonnent, mais moi... jamais ! Mon record est 4h05 et, en général, je le clos en cinq heures, environ.

Quand j'ai débuté les marathons, je parlais toujours trop vite et quand j'arrivais à ce qu'on appelle le « mur des 30 »¹ les complications commençaient. Mais j'ai toujours tenu en pensant à Sophie. Ce « mur des 30 » s'explique par le format de l'entraînement, on fait des sessions de trente kilomètres ce qui habitue le corps mais, le jour du marathon, on en fait douze de plus, ce qui nous met en difficulté.

¹ Au bout du trentième kilomètre, il y a un plafond de verre que les pratiquants appellent le « mur des 30 ».

Avec ma maladie, je ne peux pas m'hydrater pendant la course ni manger avant, du fait des dysfonctionnement de mon système digestif. Si je le fais, mon sphincter se bloque et il devient impossible pour moi de courir.

Le fait de courir à jeun sur d'aussi longues distances est dangereux et implique énormément d'inconfort, un déficit énergétique et une fatigue quasi-constante. Pourtant, c'est ce que je fais, été comme hiver, et je vais toujours jusqu'au bout. Je n'ai abandonné qu'une fois sur des centaines de courses.

Au début, j'avais aussi des vertiges, je faisais des chutes et je me suis ouvert les genoux en raison de la violence que j'imposais à mon corps. C'était très compliqué vis-à-vis des autres coureurs qui ne comprenaient pas pourquoi je tombais. Ils voulaient que j'arrête de courir, non seulement, parce qu'ils s'inquiétaient pour moi, mais, aussi, parce que cela perturbait les séances.

J'ai toujours refusé et j'ai choisi de continuer à courir. Lorsque je cours et que je suis en difficulté, je pense à Sophie. Je répète son nom dans ma tête, je me souviens à quel point elle s'est battue pour moi. Je refuse de me laisser abattre et je poursuis mon objectif.

En réalité, la souffrance est devenue, pour moi, un besoin pour avancer et, souvent, je vais au-delà de mes limites et je me mets en danger. Lors des marathons, je cache mes moments de crise car, sinon, on m'interdira de courir.

Je paie le prix de ma propre mentalité. En effet, certaines personnes pensent que je ne suis pas si malade et si handicapé, au vu de tout ce que j'accomplis, mais mon corps est vraiment en souffrance.

C'est seulement par la force inébranlable de mon esprit, par la présence mentale de Sophie, que je peux me dépasser et aller au bout de la course. Même dans ma vie quotidienne, quand j'ai trop mal ou que je suis démotivé, je répète le nom de Sophie. Ça me donne le courage et la force de continuer à avancer.

« La course à pied et le souvenir de Sophie me permettent de transcender le handicap. Quand je franchis la ligne d'arrivée, je me dis que je suis comme tout le monde. »²

En raison de ma maladie, mon endurance, mon développement et ma résilience phy-

² Source : Citation de Claude Revert *Cinquante kilomètres pour un demi-siècle de survie* dans un article pour le CROS Comité régionale et sportif d'Île-de-France

siques sont inexplicables. Comment mon corps et mon cerveau ont-ils pu se développer malgré une si mauvaise assimilation ? Pour moi, la seule explication est que mon organisme, d'une façon ou d'une autre, a su gérer ma maladie et s'adapter. Cette intelligence extraordinaire qui sommeille dans le corps humain, cette force d'adaptation et de dépassement, a dû trouver une solution, un chemin de traverse, inattendu, pour acheminer et synthétiser les nutriments. Les faits sont là, je marche, je cours, je parle !

Lorsque je fais des marathons, je ne mange pas et je ne bois pas pendant toute la course, ni durant les heures qui précèdent. Et, pourtant, je termine mes courses, j'en ai l'énergie. C'est un miracle et c'est, aussi, une farouche envie de vivre. Le corps est puissant, extrêmement adaptatif et résilient mais je crois, profondément, que c'est de l'esprit que tout démarre, de la volonté, du désir ardent de vivre et d'avancer.

Un jour, alors que je jouais sur la place de Villeurbanne, je rencontrai une infirmière de l'hôpital où j'avais été opéré enfant. Elle est venue vers moi car elle m'avait vu courir et m'avait reconnu par je ne sais quel hasard. Cela l'a vraiment impressionnée. Elle tra-

vaillait dans un service spécialisé dans mon type de pathologie, et fut complètement abaissée par mon développement.

En effet, de par son expérience personnelle et médicale d'infirmière, j'étais, pour elle, un garçon condamné. La large majorité des enfants qui ont ma maladie vivent une vie quasi-végétative ou décèdent, et ne deviennent, en aucun cas, militaire ou marathonien. Imaginez son émotion de me voir en train de courir dans ma tenue de sport !

Elle m'a appris que j'avais des frères et sœurs, deux décédés et quatre enfants malformés qui ont, certainement, été abandonnés. Manifestement, il y a une lourde pathologie génétique dans ma famille. C'est notamment elle, puis d'autres, par la suite, qui m'ont fait réaliser que j'étais un miraculé.

En janvier dernier, pour mes cinquante ans, je me suis lancé comme défi de courir cinquante kilomètres dans Paris avec des amis d'Adidas Runners. J'ai fait un petit appel sur les réseaux sociaux et à peu près trente personnes sont venues courir avec moi. Parmi elles, une dizaine a fait toute la course avec moi et les autres ont fait une petite partie, en me rejoignant le long du parcours.

Pour un double effet symbolique, j'avais choisi le GR 75 qui fait le tour de Paris en exactement cinquante kilomètres. Ce parcours permettait aux amis de me rejoindre plus facilement. C'était le premier week-end de janvier 2022, il faisait froid et il pleuvait. Physiquement, j'en ai bavé, c'est pour cela que l'on m'a forcé à m'alimenter et à boire un peu. Cela m'a congestionné et obligé à faire des pauses aux toilettes.

Je suis parti vers 11h et j'ai terminé aux alentours de 17 heures. Quand on est compétiteur, on est dans un autre monde, il ne s'agit pas de faire le meilleur score, mais de se dépasser. Mon but n'était pas de « faire un temps » mais d'aller jusqu'au bout. Le soutien des amis m'en a donné de la force et j'ai même eu le droit à plusieurs articles dans la presse. Malgré la difficulté, à aucun moment, je n'ai pensé abandonner.

Pour mes cinquante et un ans, j'ai mis la barre encore plus haut. En août, j'ai fait les 24h du Mans en vélo et, en novembre, j'ai participé au marathon de New-York. Cela faisait deux ans que je préparais ce marathon. La première année, je n'ai pas pu à cause du Covid et, la deuxième année, la

course n'était ouverte qu'aux Américains. New York, pour moi, est très important car les Américains sont notamment connus pour être très patriotes et reconnaissants envers leurs vétérans. C'est ce qui m'a donné envie, en premier lieu, d'aller courir là-bas. En outre, le fait d'avoir pratiqué le football américain, en tant qu'animateur sportif à Rouen, m'a rendu curieux des États-Unis. J'ai donc pris l'avion et je me suis rendu Outre-Atlantique, pour quatre jours, pour faire ma course. C'était impressionnant de voir ces buildings si grands qu'on n'en voit pas le haut. Par exemple, dans l'hôtel où je logeais, j'étais au trente-cinquième étage ! Le jour J, il y avait 50 000 personnes au départ de la course, c'était très émouvant. On a chanté l'hymne américain et la course fut suivie par plus d'un million de personnes. Pour un passionné de marathon comme moi, c'était vraiment une expérience à vivre ! J'ai fini la course en 5h10, ce qui est un bon score pour moi. Il faisait très chaud, autour de 27 degrés, pour un premier week-end de novembre à New York. Ce n'était que du bonheur de finir cette course et de réaliser ce rêve.

Récemment, j'ai tenté d'aller encore plus loin avec une course de soixante-dix-huit kilomètres de nuit en forêt : la SaintéLyon®. Il faisait très froid, le terrain était difficile et il pleuvait. J'ai fait une mauvaise chute au dix-septième kilomètre, j'ai glissé sur une pierre boueuse et je me suis ouvert le genou parce que je n'avais pas un équipement adapté.

J'ai quand même persévéré jusqu'au vingt-cinquième kilomètre, jusqu'à un *checkpoint* où stationnaient des bénévoles et, là, j'ai signalé que j'abandonnais cette course parce que j'avais trop mal.

Loin d'être découragé, je n'aime pas rester sur un échec, je retente l'année prochaine...

Postface

Ma rencontre avec Claude a été providentielle. Comme je l'ai expliqué plus tôt, je travaillais à l'écriture d'un livre sur ma vie lorsqu'il est venu à ma rencontre.

Étonnamment, nous avons certains points communs, qui m'ont beaucoup ému lors de la rédaction de ce livre. D'une façon différente, j'ai, moi aussi, été placé en foyer et ballotté un peu partout durant mon enfance. Je me suis retrouvé dans bon nombre de sentiments qu'il a exprimés.

Claude m'inspire, tout d'abord parce que c'est un survivant de l'impossible, c'est un miracle en soi qu'il soit là, tout souriant, avec son gros rire à me raconter qu'il compte courir soixante-dix-huit kilomètres sans boire ni manger.

Il répète souvent en éclatant de rire : « Je suis un gros malade ! » Il a une joie de vivre qui est communicative, très touchante et inspirante. Claude m'inspire aussi parce qu'il trouve sa force dans l'amour des quelques repères qu'il a pu trouver sur son chemin. C'est un génie de la résilience et de l'adaptation. Il a fait partie de plus d'une vingtaine d'associations au cours de son parcours, a participé à une cinquantaine de courses et à un nombre incalculable d'événements sportifs et culturels. Claude aime la vie, envers et contre tout.

J'ai fait, il y a peu, une longue marche dans les Pyrénées en pleine canicule et, quand c'était difficile, je pensais à Claude, capable de courir pendant des heures et des heures en répétant le nom de Sophie, la femme qui l'a sorti de l'isolement quand il était un tout petit enfant. Alors, j'ai fait comme lui, j'ai répété les noms de ceux que j'aime en marchant sous la chaleur accablante de la montagne.

Dédier son effort à ceux qu'on aime est une action très profonde, elle traduit toute la beauté de ce petit enfant handicapé qu'était Claude et qui s'est accroché de toutes ses forces à la vie. Il n'avait besoin que d'une chose, en vérité, pour se mettre debout :

un lien d'amour, un sentiment d'appartenance, vivre pour quelqu'un, se battre pour quelqu'un...

C'est en rencontrant Sophie que Claude, cet enfant muet et rampant par terre, s'est relevé et s'est mis à parler, réalisant, en soi, un exploit. Aujourd'hui encore, c'est pour elle qu'il court et se dépasse. N'est-ce pas un magnifique témoignage de la force de l'amour ?

Malgré la cruauté, l'aveuglement et l'indifférence qui ont jalonné son chemin, Claude n'a jamais cessé de s'ouvrir aux autres et de se dépasser. Chaque jour de sa vie, il affronte des épreuves aussi bien physiques qu'affectives.

Malgré cette agression continue, qu'il subit depuis l'intérieur de son corps comme depuis l'extérieur, au travers du monde, il a su conserver cette joie, cette espérance vaillante et cet humour qui le caractérisent.

Quand on parle de Claude à l'APA, les gens sont toujours émerveillés par le fait qu'il coure, qu'il fasse des marathons. Il est vraiment identifié comme « le gars tout le temps en train de courir ». Un soir, nous avons regardé *Forest Gump* à l'APA ; Claude était là. J'étais un peu ému parce que, Claude, c'est

un peu « notre » Forest Gump.

Je crois que nous courons tous et, pour beaucoup d'entre nous, notre course est secrète et douloureuse. Toi, Claude, tu te bats en pleine lumière et tu le fais par amour.

J'imagine cet enfant aux yeux brillants que tu étais... Cet enfant que l'on n'a pas vu, que l'on n'a pas su aimer ni recevoir. En vérité, cet enfant était un guide ; il a quelque chose à nous apprendre, à tous.

Au plaisir d'avoir couru un petit bout de chemin avec toi. Ce fut un honneur d'écrire ce livre pour toi, mon Claude.

Simon Lucas

Remerciements

Je remercie l'association Capsaaa qui m'a permis de rencontrer mon éditrice, Céline Colombier-Maffre, qui a bien voulu se lancer dans ce défi et réaliser le livre que vous tenez entre les mains, dont j'ai tant rêvé l'aboutissement. Merci infiniment, Céline.

Un immense merci à M. Jean-Marie Bockel d'avoir accepté d'écrire la préface de ce livre et aussi pour son soutien et sa bienveillance au travers des années.

Merci à l'Association pour l'Amitié de m'avoir hébergé et accueilli dans certains moments difficiles de ma vie et de m'avoir mis en relation avec plein de personnes formidables.

Merci à notre ami Alexander Stein, volontaire à l'Association pour l'Amitié, qui nous a accueilli dans son studio pour faire de belles photos pour ce livre (photos ci-contre et page suivante).

Toute ma gratitude au général de Lapresle, que j'ai rencontré lorsque j'étais à la rue et qui m'a pris sous son aile.

Merci à Agnès Laparra, qui est aussi une de mes anges gardiennes.

Merci à Alain Delamare qui m'a intégré au CROS Normandie et m'a aidé à devenir animateur sportif auprès des jeunes.

Merci à l'Association des Gueules Cassées, à Solidarité Défense, au CROS Île-de-France.

Je voudrais aussi remercier ma plume, l'auteur de ce livre, Simon Lucas, qui, sans me connaître, dès notre première rencontre, a accepté le défi de l'écriture de ce livre. Merci pour ton ouverture et ta détermination qui ont permis l'aboutissement de ce projet. Tu m'as aidé à crever quelques abcès et m'ouvrir sur les parties les plus difficiles de ma vie.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont tendu la main.

Enfin, je voudrais remercier Sophie. C'est grâce à toi si je suis en vie. Tu m'as donné le feu et, chaque fois que je tombe, je pense à toi et je continue d'avancer.

Je n'oublierai jamais.

Claude Revert



Simon Lucas et Claude Revert, dans le studio d'Alexander Stein, à l'occasion d'une séance photos de promotion, Paris (2023). © Alexander Stein



Je remercie l'Association pour l'Amitié dans laquelle j'ai été volontaire, pendant deux ans, pour vivre auprès des plus démunis et grâce à laquelle j'ai rencontré Claude.

Merci à ma maman, Kimo Lucas, travailleuse sociale qui aide les personnes en difficulté.

Merci à Céline Colombier-Maffre, pour son engagement auprès de Claude et sa bienveillance.

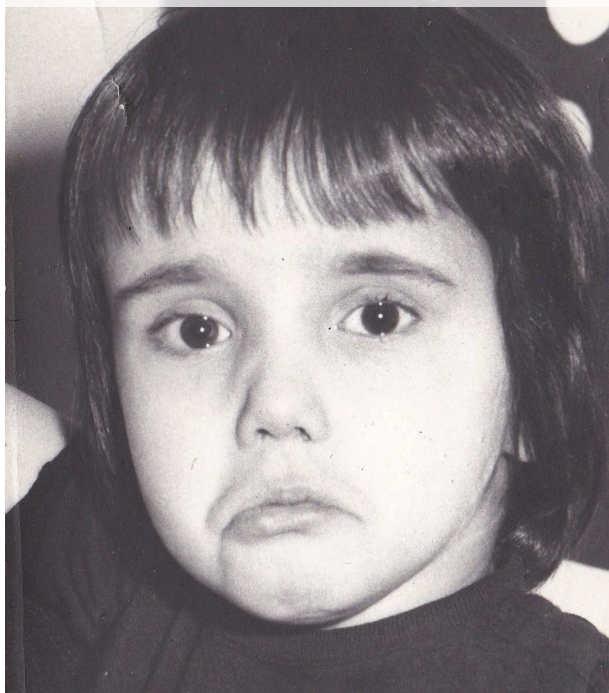
Enfin, merci à Claude, pour sa confiance, le courage qu'il a eu de se livrer, et la détermination qui lui a permis d'atteindre la ligne d'arrivée ! Claude a couru une cinquantaine de courses. Près de 2000 km au total, et beaucoup plus encore si on ajoute les kilomètres parcourus à l'entraînement. Le voici, sur cette photo, avec toutes ses médailles, c'est un champion !

C'est tellement inspirant pour moi d'imaginer cet enfant qui ne pouvait pas marcher et le voir aujourd'hui accomplir tant de choses.

Simon Lucas

Annexes

Claude enfant. Cette photo a été retrouvée dans son dossier de la DASS de Lyon (date inconnue).



Claude aux côtés de M^{me} Brigitte Macron, pour l'Association Solidarité-Défense, lors de la préparation des colis de Noël pour les militaires en opérations extérieures et en sentinelles sur le territoire français (2021).



Claude avec sa médaille, au pied de la Freedom Tower, après avoir conclu le marathon de New-York en 5 heures 10 minutes et 17 secondes (2022).





Au Centre national des sports de la Défense, Claude prenant un cours particulier de natation, dans l'objectif d'accomplir un jour un triathlon (2022).

Claude lors d'une marche entre amis dans les Pyrénées, à l'occasion des 15 ans de l'Association pour l'Amitié (2021).





Claude franchissant la ligne d'arrivée du semi-marathon de Nantes conclu en 1 heure et 53 secondes (2022).



Claude intervenant, pour l'Association CAPSAAA, auprès d'une école parisienne afin de sensibiliser les enfants au handicap (2020).



Claude lors de « Course Royale », autour du château de Versailles (2015). « C'était une petite course de 15 km. On ne dirait pas mais j'avais froid. » (Claude Revert)



Par arrêté préfectoral du 1^{er} janvier provenant de la circulaire du ministère de la Ville, de la Jeunesse et des Sports, Claude est promu médaille d'argent de la jeunesse, des sports et de l'engagement associatif (2015).



En commémoration des 100 ans de la Première Guerre mondiale.
Claude « en Poilu » pour le court-métrage *Le Secret de Confrécourt* avec les scouts d'Europe (2014).

ASSOCIATIONS ET STRUCTURES DANS LESQUELLES CLAUDE S'EST INVESTI



Adidas Runners Paris

<https://www.facebook.com/groups/adidasrunnersparis>

Il s'agit d'un groupe de joggers qui courent ensemble dans Paris.



APA, Association pour l'Amitié

<https://associationpourlamitie.com>

L'Association pour l'Amitié (APA) anime des appartements partagés, où habitent ensemble des personnes qui étaient sans domicile fixe, et des personnes qui ne l'étaient pas. Il s'agit d'une forme de « colocation solidaire » où vivent ensemble des personnes d'âges, d'origines, de cultures et de parcours, et aussi aux caractères bien différents !



CAPSAAA

<https://capsaaa.net>

En 1995, un collectif de personnalités handi et non handi issues du monde du sport fonde l'association pour donner corps à leur vision pionnière d'une société inclusive.

- Soutenir une vision du handicap émancipatrice et valorisante.
- Consolider le lien social et faire l'expérience d'une réalité digne du vivre-ensemble.
- Être exemplaire en matière de fonctionnement inclusif.
- Diffuser les valeurs fondamentales de paix et d'épanouissement social.



Comité Pierre de Coubertin

www.comitecoubertin.fr

Claude est trésorier pour la Seine-Maritime de ce comité. Le Comité Pierre de Coubertin a un but précis : obtenir de l'opinion et des pouvoirs publics l'adhésion à toutes mesures propres à favoriser l'éducation physique et sportive et des activités de plein air, prises comme facteurs de progrès et éléments de la culture.



Comité Régional Olympique et Sportif Île-de-France

www.crosif.fr

Le comité :

- Représente le mouvement sportif régional pour toutes les questions d'intérêt général, notamment auprès des pouvoirs publics — Direction Régionale de la Jeunesse, des Sports et de la Cohésion Sociale, Conseil Régional —, et auprès des organismes officiels régionaux.
- Sauvegarde et développe de l'esprit olympique, suivant les principes définis par le Comité National Olympique et Sportif Français.
- Fait tout ce qui est nécessaire au développement de l'idée de la pratique sportive de la région Île-de-France.



Team Seals

www.teamseals.fr

La team SEALS cherche à promouvoir l'aide et le soutien aux victimes de guerre sur les théâtres d'opération ainsi que des victimes d'attentats sur le territoire national.



Solidarité défense

www.solidarite-defense.org

Solidarité Défense a pour but de contribuer à resserrer les liens entre la société civile et la communauté de Défense.

COURSES DE CLAUDE RÉFÉRENCÉES

Kikourou est un site qui référence les courses des marathoniens. Claude a 28 courses référencées entre 2013 et 2022.



www.kikourou.net/resultats/revert+claud.html

ARTICLES SUR CLAUDE



Alexandre Terrini, « Cinquante kilomètres pour un demi-siècle de survie », Crosif, 14 janvier 2022

www.crosif.fr/cinquante-kilometres-pour-un-demi-siecle-de-survie



Gmartine, « Souffrant de la maladie de Hirschsprung, il va courir 50 km pour ses 50 ans », Jogging International, 8 janvier 2022

<https://jogging-international.net/rencontres/souffrant-de-la-maladie-de-hirschsprung-il-va-parcourir-50-km-pour-ses-50-ans>



Rouen journalistes, « Claude Revert, l'engagé perpétuel », Tendance Ouest, 25 mars 2012

www.tendanceouest.com/actualite-38480-claude-revert-l-engage-perpetuel



Livre # 14.1

Votre avis nous intéresse !

Texte : Simon Lucas (d'après les propos de Claude Revert).

Préface de M. Jean-Marie Bockel

Relecture : ERS

Direction éditoriale : Céline Colombier-Maffre

Pour le texte et les photos :

© Claude Revert et Lucas Simon, 2023

Pour la publication :

© Fondation Ipsen, 2023

www.fondation-ipsen.org

La Fondation Ipsen est placée sous l'égide de la Fondation de France

RESPONSABILITÉ

Les témoignages reproduits dans ce livre ne constituent en aucun cas des conseils médicaux et ne sont pas destinés à se substituer à un avis médical, de diagnostic ou de traitement. La décision finale concernant vos soins doit être prise par vous et votre médecin. Les informations contenues dans ce livre sont offertes sans aucune garantie. L'auteur et l'éditeur déclinent toute responsabilité liée à l'utilisation de ce livre.

ÉCRITURE INCLUSIVE

Promouvant l'égalité pour tous et toutes, les publications du Fondation Ipsen BookLab sont rédigées dans une volonté d'écriture inclusive. Nous noterons, cependant, que le point médian n'est pas utilisé, eu égard aux difficultés de lecture qu'il peut provoquer chez certains lecteurs et lectrices. Nous vous remercions pour votre compréhension.

ISBN : 978-2-493373-58-8 (livre imprimé)/

978-2-493373-59-5 (ePub)

Dépôt Légal : avril 2023

Achevé d'imprimer par la Fondation Ipsen, Paris, en avril 2023

Conversion ePub : www.flexedo.com

Livre gratuit. Ne peut être vendu

Claude Revert est atteint de la maladie de Hirschsprung, une maladie rare invalidante qui le destinait à l'immobilité. Abandonné par sa mère à la naissance, il subit de lourdes opérations dès ses premiers jours de vie, puis est recueilli par les services sociaux. Maladie, rejet, handicap, marquent une enfance volée. De cette souffrance, Claude Revert puisera une détermination sans faille à aller de l'avant, devenant notamment marathonnien puis porte-drapeau du Comité Régional Olympique et Sportif d'Île-de-France.

Après *Coup droit pour un Revert*, son premier livre publié en 2011, il partage ici ses mémoires, sous la plume de Simon Lucas, afin de sensibiliser le public aux maladies rares et au handicap invisible et dénoncer les biais d'une société aux normes inadaptées ; mais aussi pour transmettre son parcours, et l'espoir d'un meilleur toujours possible.

Les livres de la collection « Ensemble », publiés par la Fondation Ipsen BookLab, partagent les témoignages de personnes et de familles vivant avec une maladie rare, un handicap, une singularité, afin, qu'ensemble, nous fassions la différence pour un monde où chacun, chacune, trouvera sa place.



Livre # 14.1
Votre avis nous
intéresse !



ISBN :
978-2-493373-58-8 (livre imprimé)
978-2-493373-59-5 (ePub)

exemplaire gratuit - ne peut être vendu